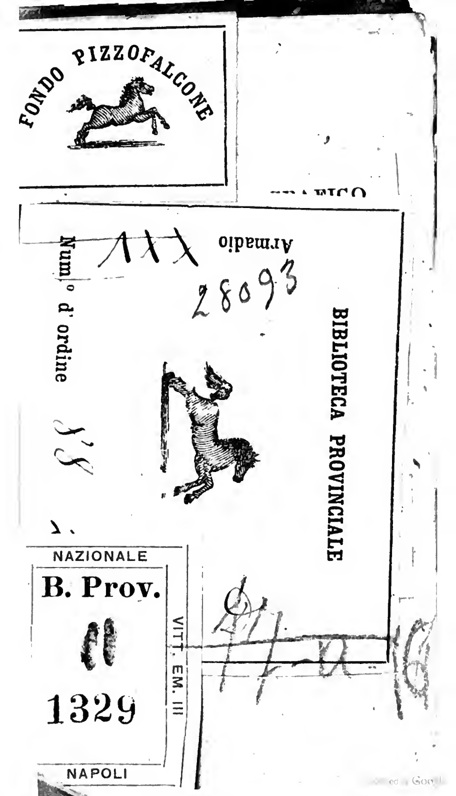
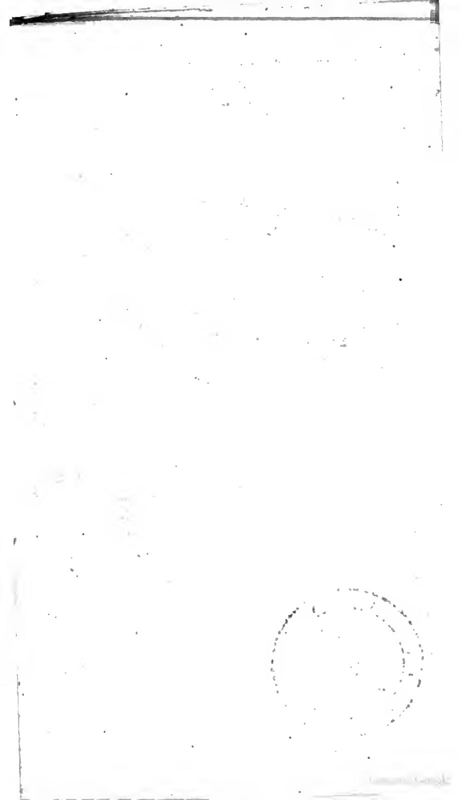

VITTORIO EM. III
Digitized by Google


FONDO PIZZOFALCONE
Armadio
Num.° d' ordine
BIBLIOTECA PROVINCIALE
NAZIONALE
B. Prov.
1329
VITT. EM. III
NAPOLI

PL

VIES
DES
PLUS CÉLEBRES
MARINS.





BARBE ROUSSE

VIE
DE
BARBEROUSSE,

GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DE SOLIMAN II, EMPEREUR DES TURCS.



A PARIS,

Chez BELIN, libraire, rue Saint-Jacques.

1789.

Avec approbation et privilége du Roi.

AVANT-PROPOS.

Dans un tems où toutes les puissances de l'Europe tournent leur attention du côté de la marine, où leurs sujets cherchent avec empressement à prouver leur zele, à déployer leur courage, nous avons espéré qu'on verroit quelqu'écrivain sacrifier ses travaux et ses veilles pour présenter des modeles à suivre dans ce genre, et donner au public la vie de ces héros qui, par des exploits maritimes, ont honoré leur patrie et fait passer leur nom à la postérité. Voyant

qu'aucun ne prenoit la plume pour remplir cet objet intéressant, même utile, nous avons osé le faire ; et le public, qui est un juge équitable, décidera si l'entreprise est au-dessus de nos forces. M. Graincourt, peintre et pensionnaire de S. E. monseigneur le cardinal de Luines, en a eu l'idée ; mais il n'a donné qu'une notice très-succinte des illustres marins de France, et y a joint leurs portraits. Son ouvrage a été reçu avec accueil, ce qui en prouve la bonté.

Notre plan est tout différent du sien : nous donnerons la vie

détaillée des plus célébres marins françois et étrangers. Les talens sont de toutes les nations : toutes présentent des modeles à suivre , mais la France a l'avantage incontestable de fournir plus de héros que les autres : le nombre y est si grand aujourd'hui, que notre auguste monarque est plus embarrassé à les occuper qu'à les chercher. Dans chaque vie on verra le héros prendre les armes , développer ses talens , se faire admirer , monter aux dignités, arriver enfin à l'immortalité.

Nous avons commencé par

Barberousse, homme extraordinaire, et nous espérons que le public lira sa vie avec plaisir. Beaucoup d'auteurs en ont parlé sans donner de détails : pour parvenir à le faire connoître, nous avons consulté ceux qui méritent le plus de confiance, tels que Paul Jove et Brantôme, etc. qui étoient ses contemporains et pour ainsi dire témoins de ses actions. Nous donnerons les autres marins illustres suivant l'ordre des tems, et nous consulterons toujours les meilleurs auteurs.

Cet ouvrage essuiera le sort

de tous ceux qui paroissent : les uns le loueront, les autres le blâmeront. Nous donnames, il y a quelques mois, la vie du célébre Jean Bart : quelques lecteurs avouerent qu'on devoit savoir gré à un écrivain d'avoir rassemblé toutes les actions d'un des plus grands hommes que la France ait produits ; sur le compte duquel on débitoit une multitude de fables et dont on ne connoissoit cependant quelques actions même sans détails. D'autres trouverent que le style étoit trop sec ; que les faits étoient décharnés ; qu'il y en

avoit d'apocriphes, etc. Nous croyons que la vie d'un héros doit être écrite d'un style rapide ; que pour peindre ses actions il ne faut point emprunter le secours de l'éloquence ; qu'elles se suffisent à elles-mêmes ; que le seul moyen de rassembler celles d'un homme aussi moderne que Jean Bart est d'avoir recours aux mémoires du tems et à la tradition de ceux dont les peres ont vécu avec lui. C'est ce que nous avons fait à l'égard de Jean Bart, dont la vie se vend aussi chez Belin, rue Saint-Jacques.

On trouve un article dans le mercure du 6 janvier 1781, n°. 1, p. 39, où l'on nous accuse d'avoir mis dans cette Vie un fait controuvé. Nous croyons devoir présenter notre justification au tribunal du public : le silence seroit un aveu. Nous allons rapporter les termes du critique et répondre article par article.

Le critique. *On sait que la premiere qualité d'un historien est d'être esclave de la vérité, et de n'annoncer aucun fait qu'il ne soit bien assuré de son existence, sans cette attention, il se prive nécessairement de*

toute la confiance de la part de ses lecteurs, objet principal qu'il doit s'y proposer.

Réponse. Nous connoissions ce devoir et nous l'avons rempli.

Le crit. *Il paroît que l'auteur de la vie de Jean Bart ne s'est pas conformé à ces principes, et qu'il a induit en erreur le rédacteur des* AVIS DIVERS, *ou* JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

Rép. L'auteur de la vie de Jean Bart n'a induit personne en erreur. Il a pris trop de précautions et a fait trop de recherches pour qu'on puisse l'en

l'en accuser si légérement.

Le crit. *En supposant l'anecdote vraie, loin d'être à la gloire du héros du livre, elle ne le montreroit qu'un peu plus grossier qu'on ne l'a toujours dépeint.*

Rép. On n'a jamais dépeint Jean Bart comme un homme grossier, mais on l'a toujours présenté comme un homme simple, brave et hardi en même-tems. Nous croyons devoir rapporter ici le fait pour ceux qui ne le connoissent pas : il est à la page 62 et suiv. de la vie de Jean Bart.

« Louis XIV lui fit donner

» une rescription de mille
» écus sur le trésor royal :
» c'étoit un nommé Pierre
» Gruin qui devoit la payer :
» il demeuroit dans la rue du
» Grand-Chantier, au Ma-
» rais. Jean Bart se rend à
» Paris, va dans la rue du
» Grand-Chantier, demande
» de porte en porte où de-
» meure Pierre Gruin, trouve
» sa maison, dit au portier :
» *N'est-ce pas ici que demeure*
» *Pierre Gruin?* Le portier
» répond : *C'est ici que de-*
» *meure M. Gruin.* Jean Bart
» entre, monte l'escalier,
» ouvre les portes, arrive au

» lieu où M. Gruin est à dîner
» avec plusieurs de ses amis,
» dit : *Lequel de vous est*
» Pierre Gruin ? Pierre Gruin
» lui répond : *C'est moi qu'on*
» *appelle M. Gruin.* Jean Bart
» lui présente sa rescription.
» M. Gruin la prend, la lit,
» passe la main par-dessus
» son épaule comme pour la
» lui rendre, la laisse tom-
» ber, dit : *Vous repasserez*
» *dans deux jours.* Jean Bart
» tire son sabre, qu'il por-
» toit toujours au lieu d'épée,
» dit : *Ramasse cela et paie*
» *tout-à-l'heure.* Un de ceux
» qui sont à dîner avec M.

» Gruin reconnoît Jean Bart,
» dit à M. Gruin : *Payez*,
» *c'est Jean Bart, il ne faut*
» *pas plaisanter avec lui*. M.
» Gruin se leve, ramasse la
» rescription, dit à Jean Bart
» de le suivre, qu'il va le
» payer. Il passe dans son bu-
» reau, prend des sacs rem-
» plis d'argent blanc, va pour
» les peser. Jean Bart lui dit:
» *Il me faut de l'or*. M. Gruin,
» que la peur avoit rendu
» poli, le paie en or. »

Le crit. *Ce M. Gruin, que l'on qualifie de caissier, étoit gardeur du trésor royal; or, les gardes du trésor royal ne*

paient point par eux-mêmes : ils n'ont pas même la clef de leur caisse, et tous les fonds sont à la garde du caissier qui en répond personnellement et leur en rend compte, et voilà ce qu'ignoroit l'historien de Jean Bart.

Rép. L'auteur, comme on l'a vu, ne qualifie point M. Gruin de caissier; il dit qu'il étoit garde du trésor royal; que la rescription lui étoit adressée, parce que le monarque ne connoît que le garde de son trésor royal, qui s'arrange avec son caissier, comme il le juge à pro-

pos. Il est certain qu'il y a sur les rescriptions de cette espece : Claude ou Pierre un tel paiera , etc. Si M. Gruin s'étoit appelé Claude , on auroit mis Claude Gruin etc. et Jean Bart auroit cherché Claude Gruin. Il est d'ailleurs vraisemblable que M. Gruin pouvoit donner mille écus à Jean Bart pour s'en débarrasser , sans être obligé d'aller ouvrir sa caisse.

Il n'est pas étonnant que Pierre Gruin ait eu peur en voyant Jean Bart en colere contre lui, puisque Guillaume III, roi d'Angleterre, frémit

lorsqu'il le rencontra, en passant de Hollande en Angleterre, et qu'il fit mettre son pavillon bas pour que cet homme intrépide ne le reconnût pas.

Le crit. *V. Gruin, garde du trésor royal, et son frère, maître de la chambre aux deniers, étoient honorés des bontés particulieres de Louis XIV, et, par les prérogatives dont jouissoient alors leurs charges, ils travailloient directement avec sa majesté, et ne rendoient compte qu'à elle, chacun pour ce qui concernoit ses fonctions.*

Rép. La critique semble vouloir insinuer que l'auteur a cherché à jeter du ridicule sur le garde du trésor royal; mais il est fort éloigné d'avoir de pareils sentimens à l'égard d'un homme qui occupe une des premieres places du royaume, qui est honoré de la confiance du monarque au point d'avoir entre ses mains le trésor de la nation. Nous ne doutons point que les MM. Gruins ne fussent honorés des bontés de Louis XIV, et qu'ils ne travaillassent directement avec lui, mais c'étoit pour lui rendre compte des deniers de

son trésor. Jean Bart avoit acquis par son mérite seul, les prérogatives de converser avec sa majesté pour lui raconter ses combats et ses triomphes.

Le crit. *L'un et l'autre ont laissé des descendans qui jouissent à la cour et à la ville de la considération qui leur est due.*

Rép. Comme nous n'avons point l'honneur de les connoître, nous ignorons quelle est la considération qui leur est due à la cour et à la ville ; mais nous savons que les descendans du célébre Jean Bart

en jouissent d'une très-grande dans toute la France, par les services importans que leurs peres et eux-mêmes ont rendus à l'état, et par les dignités qu'ils possedent dans la marine.

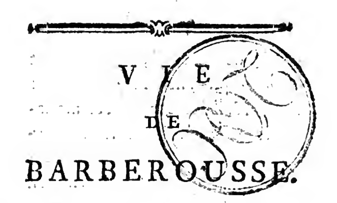
Le crit. *Ils ne peuvent voir qu'avec indifférence les autres traits qui servent d'accessoire à l'infidélité de l'anecdote dont il est question, qui ne peut être regardée que comme une fable, d'après l'auteur lui-même, qui dit, page 20 de son avertissement, que chacun a une fable à débiter sur le compte de Jean Bart. Voilà la sienne.*

Rép. Il est plaisant de voir annoncer l'indifférence avec aigreur. On est toujours porté à nier ce qui déplaît. Enfin il est certain que Louis XIV fit donner à Jean Bart, une rescription de mille écus sur le trésor royal ; que le garde du trésor royal s'appeloit Pierre Gruin. Les circonstances de cette anecdote sont de notoriété publique : elles ont été racontées et attestées à l'auteur par des personnes dont les peres ont été intimement liés avec le célébre Jean Bart. Cette anecdote n'est donc point une fable, c'est

une vérité constante, elle ne blesse personne, et montre seulement le caractere de Jean Bart.

Nous avions cru qu'on verroit avec plaisir le portrait de Barberousse au commencement de sa vie. Il est d'après un qui fut fait de son tems, et a été gravé par la même main que celui de Jean Bart.

VIE



VIE DE BARBEROUSSE.

HARIADEN, surnommé Barberousse, peut être mis au nombre des grands marins. Sa vie est une des plus singulieres et des plus intéressantes qui aient jamais été écrites. Il étoit de la maison d'Authon, établie depuis un tems immémorial en Saintonge, et regardée comme très-illustre (1). Son pere épousa Mar-

(1) Brantôme, vie des hommes illustres et grands capitaines François, de son tems, tome 4, page 168 et suivante.

guerite de Marcueil, qui descendoit d'une des plus anciennes familles du Périgord. Elle lui apporta en mariage les terres et seigneuries des Bernardieres et des Combes. Ils eurent de leur mariage deux enfans mâles. A l'ainé échurent les biens paternels ; le cadet eut les terres des Bernardieres et des Combes. C'est de celui-ci que nous présentons la vie.

Vers l'an 1501 Louis XII, roi de France, envoya une flotte de soixante vaisseaux au secours des Vénitiens qui étoient en guerre avec le Turc. La jeune noblesse du royaume s'empressa de s'embarquer et d'aller servir sous M. de Ravastein, qui commandoit ces troupes auxiliaires. Le chevalier d'Authon crut qu'il seroit honteux pour lui de rester dans l'in-

action pendant que ses contemporains iroient se précipiter au milieu des hazards. Il loua ses terres des Bernardieres et des Combes ; se fit donner un pot-de-vin considérable, une année de ses revenus ; s'associa avec un jeune homme à-peu-près du même âge que lui, nommé Montsoreau, cadet de la maison de Berneuil en Anjou. Ils se jurerent une amitié fraternelle, se promirent de vivre et de mourir ensemble. Ils allerent joindre l'armée que devoit commander M. de Ravastein, s'embarquerent avec elle.

Lorsque les François et les Vénitiens furent rassemblés, Pézaro, qui commandoit les derniers, proposa à M. de Ravastein d'aller assiéger l'île de Mételin, que les anciens

appeloient Lesbos. Les jeunes volontaires françois se livrerent à toute l'impétuosité de leur âge. Le siége avançoit; on étoit près de se rendre maître de la ville; mais Pézaro vouloit commander seul; il ne déféroit point aux avis de M. Ravastein. Celui-ci s'impatienta; assembla les François; leur fit connoître ses sujets de mécontentement; les rembarqua et les ramena en France.

La vie active et bruyante qu'on mene dans les champs plut aux chevaliers d'Authon et de Montsoreau, leur donna du dégoût pour cette uniforme tranquillité à laquelle ils seroient obligés de se livrer dans leurs campagnes. Ils se dérobent aux recherches de leurs officiers; resterent

à Mételin; renouvelerent leur serment d'amitié fraternelle; acheterent un petit vaisseau, prirent à leur solde quelques soldats qui, comme eux, avoient abandonné l'armée françoise, allerent en course. Voilà les commencemens d'un homme qu'on verra faire trembler Charles Quint même sur son trône.

Les chevaliers d'Authon et de Montsoreau firent des prises assez considérables. Alors ils songerent à retourner dans leur patrie pour y faire parade de leurs richesses (1). Le chevalier d'Authon, voulant se donner plus d'importance et faire paroître de merveilleux dans son voyage, assura qu'il apportoit avec

(1) Idem, pag. 160.

lui une coëffe de la vierge qu'il avoit trouvée, par une espece de miracle, près de Jérusalem. On étoit alors ignorant et crédule : ce mensonge passa pour une vérité. Tous les curés des environs desiroient d'avoir cette précieuse relique dans leur église. Le chevalier d'Authon, pour exciter encore davantage leur desir, feignoit d'y être attaché et d'avoir beaucoup de répugnance à la céder. Enfin il en fit présent à la paroisse de Champeou dans laquelle étoit sa terre des Bernardieres.

Les deux chevaliers ne tarderent pas à s'ennuyer dans ce pays : Ils résolurent de retourner à l'île de Mételin. Celui d'Authon vendit sa terre des Bernardieres à l'aïeul de

Brantôme l'historien, afin d'être en état d'acheter un vaisseau assez considérable et de reprendre l'état de corsaire. Lorsqu'ils furent retournés dans cet île, ils acheterent effectivement un vaisseau plus fort que le premier, firent des prises plus considérables et retournerent encore dans leur patrie. Le chevalier d'Authon fit bâtir une très-belle maison à sa terre des Combes, y joignit plusieurs acquisitions. Il comptoit s'y établir et y passer le reste de ses jours ; mais il s'ennuya encore de la vie tranquille, résolut de quitter la France pour toujours ; vendit cette seconde terre à un greffier du parlement de Bordeaux ; qui fut depuis premier président au parlement de Rouen.

Les deux chevaliers de retour à Mételin, reprirent le métier de corsaire, s'y enrichirent si considérablement, qu'ils résolurent de ne plus le quitter. Ils embrasserent le Mahométisme, se dirent frères, fils d'un renégat juif, originaire de Mételin. Pour faire perdre la trace de leur naissance, ils changerent de nom : d'Authon prit celui de Hariaden et Montsoreau celui de Horuc ; ce dernier y ajouta le surnom de Barberousse. Depuis ce moment on n'entendit plus parler d'eux dans leur pays : on les crut morts. Comme ils firent beaucoup de bruit dans le monde, presque tous les historiens qui en ont parlé, ignorant leur origine, les disent natifs de Mételin, tel que Paul Jove, Marmol, de Thou etc.

(1) Ils s'associerent avec un nommé Camal, qui étoit le plus fameux corsaire de son tems; se perfectionnerent avec lui dans l'art de la navigation. Horuc étant un peu plus âgé que Hariaden, prit le titre de lieutenant de Camal, mais ils agissoient toujours de concert : il n'y avoit de distinction entr'eux que par le titre. Ils firent des prises considérables : voyant qu'ils avoient beaucoup de vaisseaux, d'esclaves, et qu'une quantité de petits corsaires s'étoient rangés sous leur obéissance, ils résolurent d'aller croiser sur la mer méditerranée. Ce fut vers l'an 1517. Lorsqu'ils y arriverent, ils trouverent le royaume d'Alger

(1) Paul Jove, liv. 33.

agité par les guerres civiles : deux freres se disputoient la couronne de ce pays. L'un avoit pris à sa solde un grand nombre des cavaliers arabes ; l'autre, qui regardoit sa perte comme certaine, vit avec joie arriver ces étrangers accompagnés de nombreuses troupes ; leur offrit une somme considérable s'ils vouloient se ranger de son parti. Horuc fit descendre ses troupes par terre, leur ordonna de tirer d'abord des traits sur les arabes, de mettre ensuite le sabre à la main et de s'élancer sur eux. On exécuta si promptement ses ordres, que les Arâbes furent vaincus avant même d'avoir songé à faire usage de leurs armes, et le nom de Turc devint formidable aux Arabes et aux Maures. L'am-

bition de Horuc s'éveilla ; il résolut de profiter de sa victoire et de s'emparer lui-même de la couronne d'Alger. Son projet lui parut d'autant plus facile à exécuter, qu'il s'étoit apperçu que les Maures étoient fort lâches et ignoroient totalement l'art militaire : qu'il régnoit parmi eux une division qui augmentoit la facilité de les vaincre et de les soumettre. Les Arabes lui avoient semblé légers, inconstans. Il intimida les uns par les plus terribles menaces, gagna les autres par les plus grandes promesses ; se fit proclamer roi d'Alger ; fit étrangler dans le bain Selim Eutemi, celui qui l'avoit appelé à son secours. Il voulut épouser Saphira, veuve de l'infortuné Selim ; mais cette ver-

tueuse princesse eut horreur de se voir forcée d'épouser le meurtrier de son mari : elle se donna la mort. Horuc se trouvant trop resserré dans ce petit état, attaqua et soumit un autre petit royaume voisin, nommé *Circelle.*

Après ces succès rapides, les deux frères prirent chacun leur département : Hariaden se chargea des expéditions de mer, ravagea toutes les côtes d'Italie et d'Espagne; Horuc se chargea de celles de terre, assiégea Bugée avec des forces considérables : la garnison, qui étoit composée d'Espagnols, se défendit avec opiniâtreté, fit un feu terrible sur les assiégeans. Horuc eut la main droite emportée d'un coup de canon. Cet accident ne

ne fut pas capable de lui faire lâcher prise : il fit attacher une main de fer à son bras, continua le siége, força enfin les Espagnols à lui livrer la ville.

(1) Charles V voyant que les succès excitoient la hardiesse de cet usurpateur, que sa puissance augmentoit tous les jours, résolut de l'arrêter dans sa course ; envoya contre lui une armé formidable, commandée par Didac-Véra; mais Horuc avoit été informé de l'armement qu'on faisoit pour l'attaquer : il se tenoit sur la défensive, attaqua les Espagnols si-tôt qu'ils furent débarqués, les tailla en pieces. Peu de tems après Hugues de Moncata

(1) Id. Ibid.

parut sur les côtes d'Afrique avec une armée composée de vieilles troupes Espagnoles qui avoient fait la guerre en Italie : Horuc les attaqua encore dans un lieu désavantageux, les battit, les força de rentrer dans leurs vaisseaux. Une terrible tempête repoussa les vaisseaux sur la côte où ils se briserent : les Espagnols, pour éviter de périr dans les flots, se jeterent sur le rivage ; Horuc en fit passer une partie au fil de l'épée ; mit ceux qui échapperent au fer de ses soldats, sur ses galeres, pour servir de rameurs.

Persuadé que la fortune se faisoit une loi de seconder ses entreprises, il résolut de conquérir toute l'Afrique : attaqua Trémeçen ; les

habitans, effrayés, lui envoyerent la tête de leur roi; se soumirent. Le marquis de Gomarez, gouverneur de la ville et du port d'Oran, situés près de Trémeçen, passa à Madrid, représenta aux ministres qu'il étoit absolument nécessaire d'envoyer des troupes en Afrique si on vouloit conserver les possessions qu'on y avoit. On lui donna dix mille hommes avec lesquels il retourna à Oran. Plusieurs princes Maures, du nombre desquels étoit le fils du roi de Trémeçen, le joignirent avec ce qui leur étoit resté de soldats fideles. Il forma une armée d'environ quinze mille hommes, marcha contre Horuc. Celui-ci sortit de Trémeçen avec ce qu'il put ramasser de troupes, marcha

à la rencontre de Gomarez. Les soldats, excités par la valeur de leurs chefs, combattirent avec un courage qui tenoit de la fureur. Horuc fut enfin vaincu : il prit la fuite. Pour arrêter ceux qui le poursuivoient, il répandit sur sa route beaucoup d'argent et de pierreries; mais les Espagnols, préférant la gloire de faire périr un redoutable ennemi aux richesses qu'il semoit devant eux, continuerent leur poursuite; le joignirent, lui trancherent la tête, la porterent à Gomarez, qui la fit mettre au bout d'une lance, l'envoya dans tous les ports d'Afrique et d'Espagne afin qu'on y fut certain de la mort de ce corsaire.

Cette mort causa une joie géné-

rale dans la Chrétienté, mais elle ne dura pas. Si-tôt que Hariaden fut informé du malheur arrivé à son frere, il se rendit à Alger, se fit proclamer roi, prit aussi le nom de Barberousse, qui est celui sous lequel nous le désignerons dans la suite de son histoire.

Le royaume d'Alger parut aussi trop petit à son ambition. Il résolut de soumettre tous les souverains qui l'environnoient; employa la force contre les uns, la ruse contre les autres et réussit. Il fit construire plusieurs vaisseaux; prit à sa solde une quantité prodigieuse de pirates, ravagea les côtes d'Espagne, la Sardaigne, les îles Baléares. Charles-Quint fit équiper une flotte considérable, l'envoya

contre lui ; mais il la battit plusieurs fois, la détruisit entiérement. Les Siciliens, les Napolitains et les Vénitiens se réunirent ; mirent en mer des forces considérables pour abattre la puissance du célébre Barberousse ; mais leurs efforts ne servirent qu'à augmenter ses triomphes : il prit plusieurs de leurs vaisseaux, en coula un grand nombre bas. Il battit, près du Cap Circello, le fameux André Doria, lui prit plusieurs vaisseaux, du nombre desquels il s'en trouva deux qui étoient chargés d'armes, de vivres, et où il y avoit une quantité considérable de soldats.

(1) Barberousse retourna à Alger

(1) Marmol, t. 2, Paul Jov. ubi suprà.

couvert de lauriers. Il crut qu'il seroit honteux pour lui de laisser subsister une citadelle que Ferdinand avoit fait construire autrefois sur un rocher situé devant Alger, afin de tenir cette ville et son port en respect. Le roi d'Espagne y entretenoit une forte garnison : les souverains d'Alger l'avoient attaqué plusieurs fois sans pouvoir réussir à s'en rendre maître : Horuc y avoit échoué. Les difficultés exciterent le courage de Barberousse : il investit cette place avec ses galeres, somma Martin Vargas, qui en étoit gouverneur, de se rendre. Vargas lui répondit qu'il ne livreroit jamais à un corsaire une place que le roi d'Espagne avoit confiée à sa garde. Barberousse

irrité redoubla ses efforts, mais il trouva tant de résistance, qu'il forma le projet d'abandonner son entreprise : il se préparoit même à rentrer dans le port d'Alger lorsqu'un traître passa à la nage de la citadelle à la galere de Barberousse, l'avertir que les vivres et les munitions de guerre manquoient dans la place; que s'il pouvoit empêcher qu'on y en fît entrer, Vargas seroit bientôt obligé de se rendre. Barberousse reprit courage, investit la place avec plus de précaution qu'auparavant, redoubla ses efforts. Enfin après plusieurs assauts, où il perdit un nombre considérable de soldats, il emporta la citadelle. Le gouverneur défendit seul une breche pendant quelque tems: les

Turcs ne s'en rendirent maîtres qu'après qu'il eut perdu un bras. Alors quatre Turcs s'élancerent sur lui, l'enleverent, le menerent à Barberousse qui avoit ordonné qu'on tâchât de le prendre vif.

Le brave Vargas, moins sensible à la douleur que lui causoit sa blessure qu'à celle de voir la forteresse réduite au pouvoir des Turcs, dit à Barberousse : " C'est
" à la trahison d'un scélérat que
" tu dois ton triomphe, non à ta
" valeur ; si j'avois été secouru,
" on me verroit encore repousser
" tes efforts et les rendre inutiles.
" Tu es bien satisfait de me tenir
" en ta puissance et de pouvoir te
" venger ; mais mon corps mutilé
" est déja accoutumé aux dou-

„ leurs, je te causerai celle de „ me voir braver ta cruauté. „ Barberousse, forcé d'admirer cet illustre prisonnier, lui répondit : " Ne crains rien, Vargas, je ferai „ tout ce qui dépendra de moi „ pour calmer tes douleurs si tu „ veux faire ce que je te deman- „ derai. „ Vargas lui répliqua : " Pour gage de ta foi, je demande „ la punition du traître qui est „ cause que tu as pris la citadelle. „ Barberousse fit venir le soldat, le fit fouetter avec la derniere cruauté, ordonna qu'on lui tranchât la tête, la présenta à Vargas, lui dit : " Tu „ vois ma complaisance, j'exige „ que tu ais celle d'embrasser le „ Mahométisme : alors je te com- „ blerai de biens et d'honneurs ;

„ je te ferai capitaine-général de „ mes gardes. „ Vargas le regarda avec indignation, lui répondit : „ Crois-tu qu'après avoir demandé „ la punition d'un homme qui a „ manqué à sa foi, je sois disposé „ à manquer à la mienne. Garde „ tes richesses, confere tes di- „ gnités à d'autres, le prix que tu „ y mets force mon honneur à les „ refuser. „ Barberousse entra en fureur, lui fit trancher la tête. On est étonné de voir un homme, qui étoit François d'origine, se livrer à de pareilles cruautés ; mais il vivoit depuis long-tems parmi les barbares et étoit devenu insensible à la pitié. Il renversa la forteresse, en fit jeter les matériaux à la mer, et rendit le port d'Alger libre.

(1) La renommée publia les exploits guerriers de Barberousse jusqu'à Constantinople. Soliman II, empereur des Turcs, crut que c'étoit le seul homme capable de relever la gloire des Ottomans abattue par la lâcheté d'Híméral, général de ses galeres, qui, par une honteuse fuite, avoit laissé André Doria s'emparer de Coron, de Patras et de plusieurs autres places du Péloponese. Il fit assembler le Divan, dit à ceux qui le composoient qu'il avoit conçu le projet d'attirer à son service Barberousse dont on vantoit le courage et la science dans l'art de la navigation. Tous convinrent que c'étoit le seul

(1) Paul Jove, ubi suprà.

Mahométan

Mahométan qu'on pût opposer à Doria. La résolution étant prise, on lui envoya Sason, officier de marque dans le corps des Janissaires, et on chargea Mangal, célébre pirate, de le conduire à Alger le plus promptement qu'il seroit possible : si-tôt que Sason fut arrivé, il alla trouver Barberousse, lui dit qu'il venoit de la part du grand Soliman, lui offrir la dignité de Pacha et celle de général de ses armées navales, s'il vouloit se rendre à Constantinople. Il est difficile d'imprimer la joie que ces offres causerent à Barberousse. Il sentit qu'avec la dignité de général des armées navales de l'empereur Turc il ne seroit plus regardé comme un aventurier que la fortune peut pré-

cipiter dans le néant aussi promptement qu'elle l'en a tiré; qu'il pourroit parvenir à un plus haut degré de puissance et faire des entreprises plus hardies. Il répondit qu'il feroit connoître à Soliman les forces des princes Chrétiens; lui présenteroit le tableau de leurs dissentions; que ce monarque sauroit enfin ce qu'il pourroit entreprendre et où il pourroit réussir.

(1) Il se hâta de faire les préparatifs de son départ, nomma son fils Hassem, régent d'Alger pendant son absence; mais, comme il n'avoit que vingt-deux ans, il lui donna pour gouverneurs Agis et Ramadam Célebs, dont il connois-

(1) Id. Ibid.

soit la valeur et la prudence. Il partit avec une flotte composée de quarante galeres, dont une partie étoit à trois rangs de rames, l'autre à deux. Il rencontra dans sa route une flotte de vaisseaux vénitiens qui alloient chercher du blé en Sicile; les attaqua, les brûla. Avant de livrer combat à la flotte vénitienne, il s'étoit associé avec un pirate nommé Delissus, le tua pendant le feu de l'action, parce qu'il savoit que ce pirate possédoit des richesses immenses et qu'il vouloit s'en emparer. Barberousse prouve que les premiers pas vers le crime conduisent aux derniers excès de l'horreur. Il entra pendant la nuit dans l'île d'Elve, pilla la ville de Rhio, emmena tous les habitans en

captivité. Lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, les Bachas le présenterent à Soliman. L'adroit Barberousse se fit accompagner par de jeunes enfans des deux sexes qui étoient de la plus grande beauté et richement habillés, par une quantité considérable d'Eunuques; pria Sa Hautesse de les accepter; lui présenta en outre des lions et des léopards qu'il avoit amenés d'Afrique. Ces présens furent très-agréables à Soliman : il lui fit le plus grand accueil. Dans la premiere entrevue qu'il eut avec ce prince, il lui fit le tableau de l'Afrique et de l'Europe. Les Bachas l'écouterent sans inquiétude et avec tranquillité; mais leur jalousie s'alluma lorsqu'ils l'entendirent proposer au

Sultan de lui confier ses forces de mer, lui assurant qu'il réduiroit sous son obéissance ces deux parties du monde : ils rendirent son accès auprès de Sa Hautesse plus difficile qu'il n'avoit été jusqu'alors Ils représenterent à Soliman qu'il seroit honteux à la nation de confier ses forces à un pirate, à un homme qui s'étoit rendu infâme par le vol et le brigandage; ajouterent qu'on trouveroit facilement à la cour quelqu'un qui, par son courage et sa science dans l'art militaire, sauroit soutenir sur terre et sur mer la gloire des Ottomans; que Barberousse n'avoit employé que les forfaits pour acquérir des couronnes en Afrique; qu'il attaquoit, sans distinction, les princes maho-

métans et les princes chrétiens ; que c'étoit l'ennemi public du genre humain, un homme qui exerçoit le métier de brigand dès sa plus tendre jeunesse, un scélérat sans foi ni loi, sans religion, qui avoit abandonné celle de ses peres sans aucun motif plausible.

Barberousse fut informé des discours que les Bachas tenoient à Soliman contre lui : il vit combien sa position étoit critique ; qu'il avoit besoin de tout le crédit du grand visir Ibrahim, dont il avoit su gagner l'amitié par des présens considérables : mais ce ministre étoit parti, à la tête d'une armée destinée à faire la guerre aux Perses, campoit auprès d'Alep, où il attendoit le printems pour passer l'Euphrate.

A force d'importunités, Barberousse obtint enfin une réponse de Soliman. Elle portoit en substance, qu'il abandonnoit tout le soin de l'affaire qu'il lui proposoit à Ibrahim; que c'étoit à sa sollicitation qu'il l'avoit fait venir de l'Afrique; qu'il falloit qu'il allât le trouver afin d'apprendre lui-même ce que ce ministre jugeoit à propos qu'on fît à son sujet. Barberousse sentit que les Turcs, voyant qu'on le renvoyoit jusque dans le fond de la Sirie pour savoir quel parti on prendroit avec lui, perdroient beaucoup de la haute idée qu'ils avoient conçue de ses talens; mais, dans la conjoncture où il se trouvoit, il ne lui restoit d'autre parti à prendre que celui d'aller

trouver Ibrahim. Il se mit sur-le-champ en route, arriva à Alep : le grand visir le reçut avec accueil ; approuva ses projets ; manda à Soliman qu'il ne pouvoit confier ses forces de mer à un homme qui fût plus capable d'en faire usage que Barberousse.

Lorsque celui-ci fut de retour à Constantinople, il fit demander une audience à l'empereur ; lui présenta la lettre d'Ibrahim et lui tint ce langage : (1) « Grand prin-
» ce, la fortune s'est fait une loi
» de seconder toutes vos entrepri-
» ses, parce que vous êtes tou-
» jours prêt à déclarer la guerre
» aux ennemis de Mahomet. Vous

(1) Id. Ibid.

» avez étendu les limites de vos
» vastes états ; vous avez vaincu
» et fait périr un roi de Hongrie ;
» vous avez humilié Charles, cet
» empereur que les Chrétiens osent
» vous comparer : voilà les ré-
» compenses qui étoient dues à
» votre zele pour la religion de
» Mahomet ; mais puisque tous
» ces succès, tous ces triomphes
» ne sont pas capables de conten-
» ter le desir que vous avez d'ac-
» quérir de la gloire, je vais vous
» indiquer les moyens de cueillir
» de nouveaux lauriers : c'est l'ex-
» périence qui me les a fait con-
» noître, et je peux assurer, sans
» craindre qu'on m'accuse de va-
» nité, que j'y serai fort utile à
» Votre Hautesse. Ce que la for-

» tune a fait pour moi annonce
» ce qu'elle peut encore faire.
» L'âge ne m'a point affoibli : un
» exercice continuel a entretenu
» mes forces, et je peux vous
» promettre, avec confiance, de
» vous servir sur mer et sur terre.
» Le desir que j'ai toujours eu de
» persécuter les Chrétiens m'a fait
» concevoir celui de servir dans
» vos armées de mer. Si le ciel
» exauce mes vœux, les Espa-
» gnols seront bientôt chassés de
» l'Afrique; les Carthaginois, les
» Maures vous seront bientôt sou-
» mis : la Sardaigne, la Corse,
» la Sicile seront en peu sous vo-
» tre obéissance; la famine ne
» tardera pas à désoler l'Italie,
» alors je l'attaquerai avec des for-

» ces formidables, sans craindre
» que les princes de la chrétienté
» viennent à son secours : leurs
» dissentions les arment les uns
» contre les autres. Mahomet II,
» votre illustre aïeul, avoit formé
» le projet de conquérir ce pays
» et de réunir l'empire d'occident
» à celui d'orient : il auroit réussi,
» mais la mort l'enleva. Si je con-
» seille à Votre Hautesse de por-
» ter la guerre en Europe et en
» Afrique, ce n'est pas pour l'en-
» gager à cesser de la faire en Asie
» contre les Perses, les anciens
» ennemis des Ottomans. Je n'ai
» besoin que de vos troupes de
» mer qui vous sont inutiles con-
» tre les Perses : pendant que vous
» conquérerez l'Asie je vous sou-

» mettrai l'Afrique. La premiere
» entreprise que je ferai sera con-
» tre Muléasses, roi de Tunis :
» il a tous les vices et ne possede
» aucune vertu. Il est d'une ava-
» rice sordide, d'une cruauté sans
» égale ; il s'est rendu odieux à
» tout le genre humain. Il avoit
» vingt-deux freres qu'il a tous
» fait périr. Ce qui est ordinaire
» aux tyrans, il n'ose se mettre à
» la tête de ses troupes ; aime
» mieux endurer les outrages que
» les Maures lui font tous les
» jours, que de prendre les armes
» pour se venger. Il a eu la bas-
» sesse de faire alliance avec les
» Espagnols et de favoriser leurs
» conquêtes en Afrique. Il me sera
» d'autant plus facile d'exterminer
cette

» cette bête féroce, que j'ai avec
» moi son frere Roscetes qui m'a
» prié de le dérober à la cruauté,
» de Muléasses. Lorsque j'assié-
» gerai Tunis, je le présenterai
» aux habitans qui l'aiment autant
» qu'ils haïssent Muléasses : ils lui
» ouvriront les portes et je m'em-
» parerai de la ville sans perdre
» un seul homme : alors vous en
» serez maître. Dans ma route, je
» ferai tout le mal que je pourrai
» aux Chrétiens ; je tâcherai de
» joindre André Doria, qui est
» mon ennemi personnel et mon
» rival de gloire. Si je réussis à
» le battre, Votre Hautesse aura
» l'empire de la mer. Soyez per-
» suadé, grand prince, que celui

„ qui est maître sur mer l'est bien-
„ tôt sur terre. „

Soliman II étoit un prince prudent qui ne faisoit rien que par l'avis de son conseil : il fit assembler le Divan, communiqua aux sous-visirs le sentiment d'Ibrahim au sujet de Barberousse. Comme ils connoissoient la confiance que l'empereur avoit en ce ministre, leur avis fut conforme au sien. Soliman envoya chercher Barberousse, le fit bacha à trois queues', lieutenant-général de sa marine, lui permit de prendre dans tous les ports, dans toutes les îles de sa dépendance, les rameurs, les soldats dont il croiroit avoir besoin. Quelques jours après Soliman lui donna un étendard, une épée, lui

dit de tenir la parole qu'il lui avoit donnée ; ordonna à son trésorier de lui délivrer huit cents mille ducats pour les frais de la guerre, lui en accorda huit cents de pension annuelle, qui étoit celle dont jouissoient les capitaines des janissaires.

Lorsque Barberousse eut fait tous ses préparatifs, il sortit de l'Hélespont avec sa flotte, qui étoit composée de 80 galeres à trois rangs de rames et de quelques-unes à deux rangs, dirigea sa route vers les côtes d'Italie; (ce fut vers le mois de mai 1532) passa le détroit de Messine; ravagea les côtes de la Sicile; se présenta devant Naples, y jeta la consternation; prit et pilla l'île de Pro-

cita, força la garnison qui étoit dans la citadelle de se rendre ; lui accorda la liberté de se retirer où elle voudroit. Il tourna du côté de Caïete, entra dans le port pendant la nuit. S'il eût attaqué la ville il auroit pu s'en rendre facilement maître ; la garnison étoit très-peu considérable ; les habitans étoient dispersés, les uns pour pêcher, les autres pour cultiver leurs biens de campagne ; mais il marcha droit à Spélonca, ville située à l'extrémité des montagnes de Fundi. Son arrivée y causa une si grande consternation que personne ne songea à se défendre : il y entra, pilla les maisons, les églises, massacra les hommes et les enfans. Un nommé Pélegrin, qui passoit pour le plus

riche citoyen de Spélonca, se retira dans la citadelle avec quelques soldats et plusieurs habitans. Barberousse lui fit dire que s'il vouloit se défendre il ne tarderoit pas à être puni de sa témérité ; qu'il alloit commencer par mettre le feu à la ville. Pélegrin fut si effrayé, qu'il sortit de la citadelle, alla se jeter aux pieds de Barberousse, implora sa clémence. Barberousse, fit partir pendant la même nuit un détachement de Turcs pour surprendre la ville de Fondi et s'en emparer. Quoiqu'elle fût à dix mille de Spélonca, le détachement ne tarda pas à y arriver, parce qu'il étoit conduit par des gens nés dans le pays, mais que les Turcs avoient pris quelques an-

nées auparavant et qui, pour se dérober à la dureté de l'esclavage, s'étoient faits Mahometans. Les Turcs briserent les portes de la ville, massacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent. (1) Ils chercherent avec soin Livie de Gonsague, veuve du fils de Prosper Colonne. Barberousse avoit entendu vanter sa beauté et sa vertu : il leur avoit ordonné de la lui amener afin qu'il en fît présent à Soliman. Quelle fatale destinée pour une aimable princesse si les ordres de ce barbare eussent été exécutés ! elle auroit perdu sa liberté, se seroit vue condamnée à passer le reste

(1) Poli Jovii, hist. lib. 33, Brantôme, dames illustres.

de ses jours avec un homme dont elle n'auroit point entendu le langage, aux caprices duquel elle auroit été obligée de se soumettre aveuglément, enfin à être sans cesse en butte à une multitude de rivales. Elle étoit endormie lorsque les Turcs entrerent dans la ville de Fondi. le bruit de leurs armes, les cris de ceux qu'ils massacroient la réveillerent. Bientôt elle est instruite de ce qui se passe dans la ville. On l'avertit que les Turcs sont déja dans son palais : elle se leve, attache les draps de son lit à une fenêtre qui donne sur les montagnes, se sauve en chemise sur ces mêmes montagnes. Elle se trouva dans cet état au milieu d'une troupe de soldats Es-

pagnols et Italiens qui venoient contre les Turcs. Ils lui prêterent du secours, la reconduisirent dans la ville. On la plaignit, on lui demanda si, s'étant trouvée presque toute nue au milieu des soldats, il ne lui étoit rien arrivé; elle jura que non. *Hé bien*, dit Brantôme, *voilà comme les femmes se damnent à force de mentir.*

Les Turcs rentrerent dans leurs vaisseaux chargés des dépouilles de Fondi, se rendirent à Terracine, où ils mirent tout à feu et à sang. La terreur se répandit jusqu'à Rome, y devint si grande, que l'on songeoit plutôt à fuir qu'à se défendre. Le pape Clément VII étant malade, ne pouvoit arrêter

le trouble et la confusion. Les cardinaux s'assemblerent enfin, firent ouvrir le trésor public, en tirerent une somme considérable qu'ils confierent au cardinal Hippolite de Médicis, le chargerent de veiller à la conservation de la ville. Il leva promptement une armée considérable, mais elle n'étoit composée que de brigands qui commettoient autant de ravages dans le pays que les Turcs mêmes. Si Barberousse avoit été instruit de la situation dans laquelle se trouvoit Rome alors, il n'auroit pas manqué de s'y rendre et d'en enlever les richesses immenses qui y étoient; mais il l'ignoroit : il rentra dans ses vaisseaux, tourna du côté de l'Afrique.

Son dessein, en quittant si promptement les côtes d'Italie, étoit de surprendre Muléasses, roi de Tunis, avant qu'il eût fait des préparatifs pour lui résister. Il réussit, parce que Muléasses avoit appris par ses espions que Roscetes, son frere, étoit resté à Constantinople sous une sûre garde, et qu'on lui avoit d'ailleurs assuré que Soliman n'avoit envoyé Barberousse avec un puissant armement que pour ravager les côtes d'Italie, et se venger des maux qu'André Doria avoit faits sur celles de Grece. La flotte de Barberousse mouilla près de Biserta, bourg du royaume de Tunis. Il fit dire aux habitans qu'il amenoit avec lui Roscetes, leur légitime roi;

que son projet étoit de le rétablir sur le trône et d'en chasser Muléasses qui, pour s'en emparer, avoit fait massacrer toute la famille royale. Les Bisertans le reçurent avec accueil, lui promirent de le seconder dans son entreprise; ils chasserent même leur gouverneur qui vouloit qu'ils restassent fideles à Muléasses. Lorsqu'ils demanderent à voir Roscetes, on leur répondit qu'il avoit la fievre, qu'il ne pouvoit descendre à terre.

Barberousse convaincu que la réussite dépend de la promptitude, fit assembler les Bisertans, les engagea à persister dans leurs sentimens pour Roscetes, marcha vers le promontoire de Carthage, se présenta devant la goulette, salua

le fort en signe d'amitié. La garnison lui rendit le salut et lui envoya dire qu'elle étoit disposée à livrer la ville à celui qui resteroit maître du trône de Tunis.

(1) Déja la ville de Tunis étoit remplie de troubles et de confusion. Du haut des murailles les habitans, voyoient la flotte des Turcs: les uns desiroient de voir le trône occupé par Roscetes, qu'ils savoient être aussi doux et affable que Muléasses étoit dur et cruel; les autres enrichis des libéralités du tyran, craignoient le changement de gouvernement. Muléasses n'ignorant pas les dispositions de ses sujets à son égard, sortit de la

(1) Poli Jovii, hist. ubi suprà

citadelle, se rendit dans la place publique, fit assembler le peuple. Il n'avoit plus cet air dur et sévere qui l'accompagnoit sans cesse; il montra un visage doux et affable. Guidé par la crainte, il promit, à ceux qui voudroient prendre les armes pour lui, des récompenses que la victoire même n'auroit pu le mettre en état de tenir. Ses ministres, qui cherchoient à se débarrasser de lui, feignirent le zele le plus vif pour sa personne, lui conseillerent de céder à la conjoncture, de s'enfuir promptement: on annonça alors que les Turcs approchoient; la frayeur le saisit au point qu'il se sauva sans songer à prendre les trésors et les ornemens de la royauté

qui étoient dans la citadelle. Aussitôt le gouverneur de la ville remit en liberté la femme et les enfans de Roscetes que le tyran Muléasses tenoit en prison depuis son avénement à la couronne, les fit asseoir sur le trône, brisa les fers de tous les captifs turcs afin de s'en faire un mérite auprès de Barberousse. Un autre officier de la garnison envoya à ce chef des Turcs un très-beau cheval enharnaché afin qu'il montât dessus pour entrer dans la ville. On en envoya de moindre prix aux officiers de son armée ; on le fit prier de hâter son arrivée, lui assurant que les habitans lui ouvriroient les portes ; qu'ils iroient même au-devant de lui.

Barberousse se hâta de faire descendre ses troupes sur le rivage, monta sur le cheval qu'on lui avoit envoyé, se mit à la tête de cinq mille Turcs. La porte vers laquelle il dirigeoit sa marche étoit ouverte : il entra dans la ville avec sa troupe, se mit en chemin pour aller au palais. La joie étoit pinte sur le visage de tous les Tunissiens, mais bientôt on leur vit prendre un air de tristesse. Ils remarquerent que les Turcs, dans leurs cris d'alégresse, ne prononçoient que les noms de Soliman et de Hariaden, que Roscetes ne paroissoit point. Ils le cherchoient des yeux, et disoient que s'il étoit malade on auroit pu l'apporter dans un brancard. Quelques Tunissiens

qui avoient accompagné ce prince à Constantinople, et qu'on avoit forcés de revenir avec Barberousse, annoncerent qu'on cherchoit en vain Roscetes; qu'il étoit resté dans les fers à Constantinople. Cette nouvelle se répand de bouches en bouches, excite une indignation générale; les Tunissiens se rendent sur la place publique, élisent pour chef Abdahar qui, par son éloquence et la souplesse de son esprit, a gagné leur confiance. Il leur conseille de prendre sur-le-champ les armes, de rappeler Muléasses et d'assiéger les Turcs dans la citadelle dont ils se sont déja emparés. Elevant la voix tout-à-coup, il ajoute: "Bra-
" ves citoyens de Tunis, on vous

„ trompe; Roscetes que vous at-
„ tendez comme votre légitime
„ roi est à Constantinople et gémit
„ dans les fers. Si nous ne nous
„ hâtons de prendre les armes,
„ nous allons être les esclaves de
„ méprisables brigands. Le tems
„ presse, attaquons les Turcs ;
„ votre liberté, la gloire qui est
„ attachée au nom de Carthagi-
„ nois que vous représentez le
„ demandent. Suivez mes con-
„ seils et mon exemple, vous arri-
„ verez bientôt à la victoire. „
A peine eut-il achevé qu'on vit tous les Tunissiens courir aux armes : ils s'élancerent, avec fureur, sur les Turcs ; massacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent, appelerent à haute voix Muléasses. Il

les entendoit, parce qu'il étoit resté caché avec sa mere et un de ses officiers dans les jardins du palais; mais sa mere, craignant qu'on ne lui tendît une embûche, lui conseilla de ne pas se montrer et d'attendre l'événement.

(1) Le nombre des Tunissiens qui avoient pris les armes étoit considérable, mais ils marchoient sans ordre étant seulement guidés par la haine qu'ils avoient conçue contre les Turcs. Ils avancerent vers la porte de la citadelle qui donne du côté du fauxbourg que les Tunissiens appellent Bessaveche. Les Turcs leur résisterent avec courage, mais, ac-

(1) Id. Ibid.

cablés pas le nombre, ils furent obligés de se retirer : les Tunissiens étoient près d'entrer dans la citadelle lorsqu'un renégat espagnol, nommé Baetio, et que les Turcs appellent Ramada, fit tourner un canon contre eux, en tua une si grande quantité, qu'il effraya les autres. Les soldats turcs renverserent à coups de fusil tous ceux qui étoient montés sur la muraille. Barberousse connut le danger qui le menaçoit. Il voyoit que ceux qu'il regardoit un moment auparavant comme ses amis étoient devenus ses ennemis, l'attaquoient avec fureur ; il n'avoit pas encore examiné la citadelle, ne savoit comment se défendre ; il ne lui restoit de vivres que pour trois jours. Muléasses, convaincu de la

hainedesTunissienscontrelesTurcs, avoit reparu et s'étoit mis à leur tête ; leur frayeur étoit dissipée ; ils avoient livrés deuxassauts. Le génie de Barberousse secondé du courage, les tira d'embarras. Il sentit que des troupes aguerries repousseroient facilement une populace tumultuairement assemblée ; appela ses plus braves officiers, du nombre desquels étoient Halis, natif de Malaga, qui avoit servi long-tems dans les guerres d'Italie, ensuite apostasié; Haidin de Smirne, corsaire si déterminé, qu'on lui avoit donné le surnom de *demi-diable*. Il leur ordonna de se mettre à la tête de chacun un détachement, de sortir de la citadelle par différentes portes, d'attaquer les ennemis avec leur

courage ordinaire. Il en garda un pour lui, donna aussi-tôt le signal, fit ouvrir les portes. Les Turcs attaquerent les ennemis par trois côtés : excités par l'exemple de leurs chefs, ils renverserent tous ceux qui voulurent leur résister, poursuivirent les autres de rues en rues, de places en places, les forcerent de rentrer dans leurs maisons. Barberousse fit battre la retraite : il s'étoit apperçu que ses soldats étoient fatigués de tuer, abattus par la chaleur, tourmentés par la soif. On assure que trois mille Tunissiens périrent dans cette action, qu'il y en eut neuf mille de blessés.

Muléasses, voyant que tout étoit desespéré pour lui, prit encore la fuite avec quelques cavaliers : les

Turcs le poursuivirent avec tant de promptitude qu'ils penserent le joindre ; mais il eut le bonheur d'arriver jusqu'à Constantine où Doracés, qui en étoit souverain, lui donna un asyle assuré

La nuit suivante les Tunissiens et les Turcs n'oserent se livrer au sommeil : ils la passerent sous les armes, et poserent des sentinelles de tous côtés. Le combat ne recommença pas le jour suivant comme on avoit lieu de le croire : les Tunissiens avoient perdu beaucoup de monde, étoient fatigués, Mésuar, leur général, avoit été tué dans le combat, leur roi s'étoit enfui ; ils n'oserent livrer un nouvel assaut. D'un autre côté Barberousse craignoit que la famine ne se mît dans

son armée, que les Arabes et les Maures ne se joignissent aux Tunissiens et ne lui arrachassent la victoire : il resta dans l'inaction. On en vint au pour-parler ; on convint d'une suspension d'armes. Barberousse proposa une entrevue avec les principaux citoyens ; leur assura qu'en venant à Tunis il n'avoit eu d'autre dessein que de délivrer les habitans de la tyrannie de Muléasses, de leur donner une pleine et entiere liberté, de les mettre sous la protection d'un prince puissant, mais juste et équitable, qui feroit changer les malheurs, où ils avoient été jusqu'alors plongés, en félicité, qu'il leur demandoit seulement de prêter serment de fidélité à Soliman et à lui qui étoit son

lieutenant ; qu'alors, ils jouiroient d'une tranquillité qui leur étoit depuis long-tems inconnue. Il ajouta que si les Tunissiens s'ennuyoient de vivre sous sa domination, redemandoient Roscetes pour roi, il ne doutoit pas que Soliman ne le leur envoyât, mais qu'ils prissent garde qu'au lieu de leur amener la paix, il ne leur causât la guerre. Abilchirin qui, par la mort de Mésuar, étoit devenu le plus important citoyen de Tunis, lui répondit : « Prince, vous êtes trop équitable » pour savoir mauvais gré aux Tu» nissiens d'être attachés aux des» cendans de leurs rois ; de dési» rer que leur trône soit occupé » par un prince de la même race, » et dont la renommée a vanté la

douceur

» douceur et l'équité. Ils croyoient
» que vous l'ameniez et que vous
» leur faisiez ce présent, digne de
» votre grandeur et de votre bien-
» faisance: il leur auroit été d'autant
» plus agréable qu'ils en avoient
» chassé un sous la tyrannie duquel
» ils avoient gémi pendant dix ans.
» Il n'est point étonnant si, se
» voyant trompés dans leur espé-
» rance, ils ont pris les armes.
» Ils cédent enfin aux loix du des-
» tein, se soumettent d'autant
» plus volontiers à Soliman, qu'au
» lieu d'un souverain pauvre et mal-
» heureux, ils en auront un puis-
» sant et dont la fortune se fait
» une loix de seconder les entre-
» prises. »

Barberousse lui dit qu'il alloit

arrêter tout acte d'hostilité si les Tunissiens vouloient lui prêter serment de fidélité au nom de Soliman. Il lui promit et lui tint parole. Alors Barberousse chercha à rétablir la tranquillité dans Tunis, envoya des ambassadeurs aux rois des Arabes pour faire alliance avec eux. Il fit partir ensuite un détachement assez considérable pour soumettre les villes de l'Afrique qui faisoient partie du rouyaume de Tunis : ouvrirent toutes leurs portes sans résistance. Les talens de Barberousse ne se bornoient pas à savoir faire la guerre, il possedoit encore celui de gouverner. Se voyant paisible possesseur de Tunis, il y fit construire plusieurs édifices, y établit des magistrats

pour rendre la justice, fit nettoyer et augmenter le port, répara les fortifications, en construisit de nouvelles.

Persuadé que cette conquête lui en annonçoit d'autres, il résolut d'assembler tous les plus braves corsaires qu'il connoissoit, de se mettre à leur tête et de soumettre la Sicile afin de causer la famine en Italie, et de pouvoir facilement ravager cette belle contrée, mais il se formoit contre lui un orage terrible. Le Pape Paul III avoit représenté à Charles-Quint qu'il étoit honteux pour un grand prince comme lui de poursuivre avec acharnement le roi de France qui étoit un chrétien, et de laisser un barbare ravager la chrétienté; lui avoir

accordé une dixme sur le clergé d'Espagne afin de le mettre en état d'attaquer Barberousse avec des forces capables d'abattre sa puissance.

Charles-Quint ordonna à André Doria, général de ses troupes de mer, d'acheter et de faire construire des vaisseaux. Les ordres de l'empereur furent promptement exécutés, et l'on vit bientôt dans les ports d'Espagne une flotte composée de plusieurs vaisseaux à voiles et de trente galeres parmi lesquelles il y en avoit une à quatre rangs de rames déstinée à transporter l'empereur. Les planches de cette galere impériale étoient dorées en dedans; la poupe étoit très-bien sculptée et peinte avec de couleurs très-vives, elle étoit

couverte d'un tapis d'écarlate brodé en or, le manche des rames étoit couvert d'une étoffe de soye ; les matelots qui devoient la monter étoient habillés proprement et lestement. Il fit mettre dans les vaisseaux toutes les munitions de guerre et de bouche qu'il crut nécessaires pour l'expédition, forma une armée composée de soldats expérimentés, de jeunes volontaires d'Italie et d'Espagne qui desiroient tous d'aller se signaler contre les infidéles.

Le Pape, pour encourager Doria et lui donner en même-tems plus de considération, lui envoya un sabre qu'il avoit béni lui-même avec beaucoup de solemnité. La poignée étoit garnie de pierreries, le

foureau et le ceinturon étoient enrichi de clou d'or, les agraphes étoient d'or bien poli; sa Sainteté lui envoya en outre un chapeau de soye couvert de perles.

Pendant que Doria préparoit la flotte, Charles-Quint prenoit toutes les précautions nécessaires pour mettre l'Italie à l'abri d'une invasion de la part des François qu'il croyoit être toujours tout prêts à l'attaquer de ce côté : il mit des garnisons dans toutes les villes, y établit des gouverneurs dont il connoissoit la prudence et la valeur.

La flotte se trouva composée de sept cents vaisseaux de toute espece et de toute grandeur. Le rendez-vous fut à Barcelone d'où elle partit au milieu de Juin 1535, prit

sa route vers Mahon, la dirigea ensuite du côté de l'Afrique, arriva en peu de tems à Porto-Farina, se rendit de là au promontoire de Carthage, où l'on voyoit encore alors quelques débris de cette ville superbe. Les barbares l'apperçurent de dessus les hauteurs, se hâterent d'aller avertir Barberousse qu'ils venoient de voir arriver une flotte formidable sur la côte. Barberousse fut effrayé, mais il le fut davantage lorsque le bruit se répandit que Charles-Quint, le plus puissant Prince de la chrétienté, étoit sur la flotte avec toutes les forces de son empire, que le célebre André Doria y étoit aussi; qu'ils se proposoient de soumettre non-seulement Tunis, mais enco-

re toutes les plus fortes villes de la contrée. Enfin il fit assembler tous les officiers, et pour les rassurer, leur tint ce langage : « Quand même nos forces ne se-
» roient pas si considérables qu'el-
» les le sont, on ne pourroit encore
» douter que l'ennemi ne fût lui-
» même la victime de son audace
» et de son ambition en venant
» combattre dans des lieux brûlés
» par le soleil et entiérement dé-
» pourvus d'eau. On assure que
» l'armée ennemie n'est compo-
» sée que de jeunes gens ; pour-
» ront-ils porter leurs armes, es-
» suyer les fatigues auxquelles ils
» vont être exposés ? pourront-
» ils rester en ordre de battailles
» dans des sables où ils enfonce-

» ront jusqu'à mi-jambe ? Com-
» ment résisteront-ils à l'infante-
» rie turque et à la cavalerie ara-
» be qui, par des attaques impré-
» vues et des fuites précipitées
» les fatigueront sans cesse ? Si le
» nombre est aussi considérable
» qu'on le dit, avec quoi se nourri-
» ront-ils? Soyez persuadé, hommes
» courageux, que cette guerre nous
» conduira à de nouveaux triom-
» phes ; que Charles, ce puissant
» Monarque, perira ou sera notre
» esclave. Je ne vous laisserai man-
» quer ni d'armes nì de vivres ;
» j'ouvrirai les arsenaux, les gre-
» niers et le trésor public. Pour
» conserver l'amitié des Arabes,
» je leur enverrai de l'argent : avec
» beaucoup de promesses et peu

» de récompenses, j'engagerai les
» Tunissiens à prendre les armes.
» Tout ce que j'exige de vous,
» braves soldats, c'est de défen-
» dre la Goulete qui est la clef
» du royaume de Tunis. Les en-
» nemis commenceront sans dou-
» te leur expédition pour en faire
» le siége : s'ils voient que leurs
» premiers efforts sont inutiles,
» ils n'oseront plus rien entre-
» prendre. La présomption de
» l'empereur se changera alors en
» crainte. » Tous lui promirent d'une voix unanime d'exécuter ponctuellement ses ordres et de lui prouver qu'ils étoient dignes de sa confiance. Sinas, Juif d'origine et lieutenant de Barberousse, entra dans la Goulete et se chargea de la

défendre. Pendant que Barberousse excitoit ses soldats, Charles-Quint faisoit descendre les siens sur le rivage. Les troupes légéres mirent les premiers pied à terre pour écarter les barbares : le vieilles bandes espagnoles et italiennes les suivirent et se rangerent en ordre de bataille ; les Allemands marcherent après. Si-tôt que l'empereur fut descendu il prit un détachement et, malgré les remontrances de ses officiers, alla examiner la situation des lieux. Les cavaliers Maures, qui sont fort légers à la course, tuoient tous ceux qui s'écartoient de leurs bataillons.

Charles-Quint ayant rejoint son armée, fit faire un camp et ordonna qu'on ouvrît la tranchée de-

vant la Goulete. Les soldats et les officiers même travailloient à l'envi sous les yeux de l'empereur ; mais les barbares les harceloient continuellement et en tuoient beaucoup. Sarnensis, un des généraux italiens, se mit à la tête d'un détachement, marcha contre eux : se livrant à son impétuosité naturelle, il s'écarta trop de l'armée, fut enveloppé et mis en piéces avec toute sa troupe. Le lendemain, les Maures firent une irruption dans le quartier des Espagnols, tuerent plusieurs officiers et un grand nombre de soldats. L'empereur assembla toutes ses troupes, leur dit : « Ce qui vient de m'arriver me » défend de vous appeler braves » soldats : la gloire que vous avez acquise

„ acquise par vos victoires passées
„ vient d'être ternie. Vous venez
„ d'être battus par des hommes
„ qui ne méritent pas même le
„ nom de soldats, dont la défai-
„ te ne pouvoit ajouter aucun éclat
„ à vos lauriers. Quelle honte pour
„ vous d'avoir fui devant eux !
„ quelle douleur pour moi de
„ l'avoir vu ! je prévois cependant
„ ce que vous allez faire ; vous
„ allez attaquer ces barbares avec
„ votre courage ordinaire, les
„ poursuivre jusque dans la Gou-
„ lete, les immoler à votre ven-
„ geance et n'en pas laisser un seul
„ qui puisse dire : nous les avons
„ vu fuir. »

Sur le midi, Giaffer, un des généraux turcs, persuadé que les

Chrétiens, accablés par la chaleur, étoient hors d'état de se défendre, se mit à la tête d'un détachement de Jannissaires, attaqua leur camp à l'improviste, monta jusque sur les remparts, y fit lancer une grêle de fleches et de pierres. On bat l'alarme dans le camp; les Espagnols et les Italiens se réunissent, attaquent les Turcs avec courage: ceux-ci tiennent ferme, la mêlée devient furieuse. Enfin Giaffer, qui excite les siens par son exemple, est tué; les Turcs lâchent prise, prennent la fuite, les Chrétiens les poursuivent jusqu'aux portes de la Goulete, où ils en font un horrible carnage, parce qu'on les avoit fermées, craignant que l'ennemi n'y entrât avec les Turcs. Sinas, qui étoit

chargé de défendre la Goulete, sentit que les Espagnols étoient plus courageux que les Turcs; il eut peur qu'ils ne donnassent un assaut à la citadelle et ne l'emportassent : il fit faire de nouvelles fortifications.

Charles-Quint, de son côté, sentoit qu'il ne pouvoit laisser traîner le siége en longueur; que la chaleur accabloit ses soldats pendant le jour, et la rosée engourdissoit leurs membres pendant la nuit; qu'ils ne trouvoient que de l'eau saumache pour boire, enfin il craignoit que son armée ne pérît toute entiere. Le quatorze juillet il fit tirer les gros canons des vaisseaux, les dirigea contre la Goulete, chargea André Doria d'attaquer ce fort par

mer pendant qu'il l'assiégeroit par terre. Le quinze du même mois, dès la pointe du jour, l'empereur fit tirer son artillerie sur la ville, à l'instant Doria fit tirer la sienne. Les énormes pieces de canon faisoient trembler la terre l'espace de plus de deux lieues : leur bruit se mêlant avec celui de l'artillerie de Doria, faisoit retentir le rivage, causoit le plus terrible fracas et jetoit la frayeur parmi les barbares. On tira sans discontinuer jusqu'à midi. Les murs de la forteresse furent enfin ébranlés : une partie écroula et forma une breche considérable. Un capucin, tenant un crucifix, parcouroit les rangs et exhortoit les soldats à combattre pour la religion chrétienne. On

plaça les échelles et on monta à l'assaut. Les barbares firent tous leurs efforts pour repousser les Chrétiens, mais ils furent inutiles; ceux-ci en firent un carnage horrible, le reste prit la fuite. Sinas, voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre, se retira à Tunis: une partie de la garnison fut précipitée dans le lac où elle périt: il fut en peu de tems couvert de corps morts. Charles-Quint, pour rendre sa victoire complete, ordonna qu'on s'emparât des vaisseaux turcs qui étoient dans le port de Tunis: ses ordres furent bientôt exécutés, ce qui acheva de mettre la consternation parmi les Turcs.

Les historiens du tems, disent que Barberousse avoit eu le projet

d'attaquer la flotte de l'empereur pendant qu'elle étoit en mer ; de ne pas la laisser aborder, parce qu'il connoissoit mieux la guerre de mer que celle de terre ; que les Tunissiens lui étoient peu attachés, ayant beaucoup d'éloignement pour une domination étrangere. Paul Jove dit qu'André Doria, parlant de cette expédition, lui assura que Barberousse ne fit pas toute la résistance qu'il étoit capable de faire, parce qu'il fut surpris ; que c'étoit un très-habile guerrier, qui savoit aussi-bien se défendre sur terre que sur mer.

Barberousse reçut Sinas avec un air d'indignation, lui reprocha, en termes fort durs, d'avoir laissé prendre la Goulete. Sinas lui fit

cette réponse : « Toutes les fois
» que nous avons eu des hommes
» à combattre, tu le sais, Haria-
» den, nous nous en sommes tirés
» avec gloire ; mais nous avons été
» attaqués par des démons et des
» furies infernales : ils ont em-
» ployé contre nous des machines
» qui, en vomissant les feux de
» l'enfer, faisoient trembler la
» terre, et nous ne leur avons cédé
» que pour conserver des forces
» et un courage qui pût te servir
» à combattre et vaincre des hom-
» mes. Nous pouvons dire, sans
» craindre qu'on nous accuse de
» lâcheté, puisque nous sommes
» tout prêts à combattre, que nous
» nous regardons comme heureux
» d'être échappés à un danger

» qu'un homme aussi brave que toi » se féliciteroit d'avoir évité. » Barberousse sentit qu'il seroit imprudent de marquer encore de la colere, il changea de langage, pria Sinas et les officiers qui l'accompagnoient de se réunir pour travailler à la conservation générale : ajouta qu'il attendoit un secours considérable d'Arabes et de Maures ; qu'il espéroit se venger des Chrétiens. Il distribua ensuite des sommes considérables aux soldats et aux officiers.

(1) Muléasses, instruit que Charles-Quint avoit pris la Goulete, qu'il étoit près de se rendre maître de Tunis, vint du fond de

---

(1) Paul Jove, liv. 34.

la Mauritanie, où il s'étoit tenu caché, pour lui rendre hommage. Lorsque l'empereur sut que ce prince approchoit, il fit élever son trône au milieu du camp : ses gardes se rangerent autour de lui. Muléasses se prosterna en entrant dans sa tente, lui baisa la main, fit étendre à terre un tapis, s'assit dessus en croisant les jambes, selon l'usage de son pays. Il étoit d'une fort grande taille, avoit le visage plein, le tein vif, mais le regard farouche. Il tint à l'empereur ce langage qui lui fut rendu par un interprete :
“ Grand prince, ce n'a point été
„ à ma sollicitation que vous êtes
„ venu dans ces contrées les armes
„ à la main; la différence qui est
„ entre nos religions ne me per-

„ mettoit pas d'implorer votre se-
„ cours. Ç'a été, sans doute, par
„ l'inspiration de l'Eternel que
„ nous adorons tous deux, quoi-
„ que nous lui rendions un culte
„ différent, que vous avez formé
„ le projet d'employer vos forces
„ contre un perfide, un tyran
„ cruel, enfin l'ennemi du genre
„ humain. Vous avez déja conquis
„ la Goulete sur lui; vous avez
„ pris sa flotte; vous allez achever
„ votre ouvrage, le chasser entié-
„ rement du royaume de Tunis.
„ Vos vertus me font espérer que
„ vous me replacerez sur le trône
„ de mes peres : je ne ferai point
„ alors difficulté de vous payer un
„ tribut annuel; de me rendre
„ vassal d'un empereur chrétien :

„ la reconnoissance fera mon ex-
„ cuse. “ C'est sous la protection
„ de Jesus-Christ, répondit l'em-
„ pereur, que j'ai entrepris de pu-
„ nir Barberousse des outrages et
„ des maux qu'il a faits aux Chré-
„ tiens : j'espere me rendre bientôt
„ maître de Tunis et que ma vic-
„ toire sera complete. Alors je
„ ferai pour vous tout ce que mon
„ honneur me permettra de faire;
„ mais souvenez-vous de garder
„ la foi que vous me donnerez :
„ si vous êtes ingrat, je tournerai
„ toutes mes forces contre vous.„

Charles-Quint fit faire une tente pour Muléasses et ordonna qu'on lui fournît des vivres en abondance et toutes les choses dont il auroit besoin. Les principaux officiers de

l'armée chrétienne alloient lui rendre visite: ce prince leur parut avoir beaucoup d'esprit et des connoissances assez étendues sur l'astronomie. Il leur demanda un jour à voir les troupes de l'empereur. Pour satisfaire sa curiosité, on les rangea en ordre de bataille. Il admira leurs armes, leur manœuvre; fut frappé de la grosseur des canons et de celle des boulets. La tranquillité avec laquelle on achetoit et on vendoit les marchandises au marché lui causa beaucoup d'étonnement. Il fit connoître à l'empereur la situation de Tunis, de la citadelle, la force des murailles, la maniere de combattre des Tussiniens, des Maures et des Arabes.

Pendant que ces choses se passoient

soient dans le camp des Chrétiens, Barberousse, persuadé qu'on alloit bientôt l'attaquer dans Tunis, faisoit tous ses préparatifs pour se défendre. Il fit mettre des canons dans un bois d'oliviers qui étoit aux environs de la ville, les fit tirer sur l'armée de l'empereur. Il ordonna ensuite aux Arabes de l'attaquer à leur maniere ordinaire, c'est-à-dire à l'improviste et de fuir presqu'au même instant. Comme les Espagnols et les Italiens n'étoient point accoutumés à cette maniere de combattre, les Arabes en tuerent un grand nombre. L'empereur fit mettre sa grosse cavalerie sur les aîles afin qu'elle soutînt le choc des Barbares; se recommanda à S. Jacques, qui est le

patron de la cavalerie espagnole. Son projet fut rempli, les Barbares tuoient beaucoup moins de monde dans leurs attaques.

Barberousse, voyant que l'ardeur des siens s'étoit un peu ralentie, envoya un détachement considérable pour s'emparer d'une tour qui étoit élevée sur les débris de l'ancienne Carthage : il vouloit y placer du canon et foudroyer l'armée chrétienne. L'empereur y avoit mis une garnison qui alloit être accablée par le nombre s'il ne se fût mis promptement à la tête d'un détachement de cavalerie et n'eût été à son secours : il repoussa les Turcs.

Les officiers de l'armée chrétienne, voyant qu'il périssoit un

grand nombre de soldats par le fer des ennemis et par les maladies, conseillerent à l'empereur de repasser en Europe, lui disant que c'étoit assez pour sa gloire d'avoir pris la Goulete et tous les vaisseaux des corsaires ; que d'ailleurs tous les petits rois de l'Afrique, ennemis de Muléasses, étoient près de se joindre à Barberousse. Il leur répondit qu'étant au moment de remporter une victoire complette, il se couvriroit d'un opprobre éternel s'il lâchoit prise ; que la gloire lui étoit plus chere que la vie même. Il ajouta qu'il commenceroit dès le lendemain le siége de Tunis, qu'il espéroit que Dieu seconderoit son entreprise. Il fit aussi-tôt mettre l'armée en

marche. Lorsqu'elle fut arrivée auprès des puits qui sont aux environs de la ville, les soldats se débanderent pour aller boire. En vain les officiers vouloient les arrêter ; la soif qu'ils enduroient étoit insupportable. Charles-Quint vint, espérant que sa présence en imposeroit aux soldats : ses ordres, ses menaces furent inutiles ; il devint furieux, en tua plusieurs qui quittoient leur rang pour aller aux puits. On fut enfin obligé d'envoyer un détachement pour remplir des vases d'eau et la distribuer aux soldats. La présence de l'ennemi fit tout rentrer dans l'ordre. Barberousse s'étoit avancé, avec une armée formidable, jusqu'à trois mille au-delà de la ville,

faisoit conduire devant lui une multitude de charriots pour rompre les rangs des Chrétiens et les mettre en désordre. Ces charriots s'ouvroient de tems en tems pour laisser passer le feu de l'artillerie qui étoit terrible. Charles-Quint fit assembler le conseil de guerre pour savoir quel parti on devoit prendre dans une conjoncture si embarrassante. On décida qu'il falloit attaquer promptement l'ennemi. Aussi-tôt on en donne l'ordre : les Chrétiens s'élancent sur les infideles, en font un horrible carnage. Barberousse rassemble les débris de son armée pour rentrer dans la ville ; il espéroit que la chaleur insupportable forceroit les Chrétiens de repasser en Europe. Son espérance ne fut

pas remplie : la plupart des Arabes et des Maures l'abandonnerent, et les Chrétiens s'emparerent du camp qu'il occupoit. Le désespoir excita sa fureur : il alla jusqu'à ordonner de mettre le feu aux prisons et de brûler tous les esclaves chrétiens qui y étoient. Comme il y en avoit un nombre considérable, il craignoit qu'ils ne forçassent les prisons et ne prissent les armes contre lui ; mais le juif Sinas lui fit sentir combien cette action seroit horrible et indigne d'un brave guerrier comme lui ; qu'il rendroit, par-là, son nom odieux à tout le genre humain ; que Soliman, qui étoit un prince juste, en auroit horreur. Il réussit enfin à arrêter la cruauté de ce barbare ; mais le bruit de son

abominable projet s'étoit répandu dans la ville et avoit excité l'indignation de tous les Tunissiens : ils sentirent combien il étoit triste pour eux d'avoir un tel maître; ouvrirent les prisons. Il en sortit six mille hommes qui s'armerent de pierres, de bâtons, de haches, etc. s'élancerent sur les Turcs, en tuerent un grand nombre; ils monterent à la citadelle, s'en emparerent; prirent les armes qui s'y trouverent; envoyerent demander du secours à l'Empereur. Barberousse fait tous ses efforts pour arrêter la révolte, ils sont inutiles. Voyant que les Chrétiens sont près d'entrer dans la ville, il se hâte d'en sortir avec ce qu'il peut rassembler de Turcs, se rend à Hippone, qu'on

nomme aujourd'hui Bone, où il a laissé quatorze galeres à trois rangs de rames pour s'en servir en cas de besoin.

Lorsque Charles-Quint fut arrivé sous les murs de Tunis, les habitans lui envoyerent les clefs des portes; le firent prier de ne pas livrer la ville au pillage. Il s'arrêta, fit avancer un de ses généraux avec un détachement, lui donna ordre d'entrer dans la ville et de se rendre maître de la citadelle. Tous les esclaves qui avoient, comme nous l'avons dit, recouvré la liberté, allerent au-devant de cet officier en poussant des cris de joie. Un d'eux l'avertit que Barberousse, avant de s'enfuir, avoit jeté dans la citerne trente mille

écus d'or. Il les prit, les porta à l'empereur qui lui en fit présent. Les soldats, impatiens d'entrer dans Tunis, se débandoient et y entroient par différentes portes. Enfin on fut obligé de laisser entrer toute l'armée : malgré les ordres qu'on avoit donnés, les soldats se répandirent dans les maisons, prirent tout ce qu'ils purent enlever et massacrerent tous ceux qu'ils y trouverent, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils épargnoient cependant les plus belles femmes, les conduisoient aux vaisseaux pour en faire des esclaves. Muléasses en reconnut une qu'un soldat emmenoit : elle avoit été dans son sérail et il l'aimoit tendrement. Il donna deux écus d'or au soldat qui la lui rendit.

Charles-Quint fit assembler les esclaves qui avoient été cause de la prise de Tunis, loua leur hardiesse et leur courage; ordonna qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire, et qu'on délivrât à chacun une certaine somme d'argent.

Le soldat effréné, détruisit pendant le pillage, une multitude de choses très-précieuses. Muléasses regreta beaucoup la bibliotheque qui étoit dans la citadelle; un magasin rempli des aromates les plus précieux. Barberousse, ayant toute la rudesse d'un soldat, avoit fait peu de cas de ces objets de luxe lorsqu'il s'étoit rendu maître de Tunis; mais il ne les avoit pas détruits. Les Chrétiens, plus barba-

res que les Turcs, brûloient, brisoient, gâtoient tout ce qui n'excitoit plus leur cupidité, même beaucoup de choses fort rares, dont leur grossiéreté leur laissoit ignorer le prix. Ils briserent plusieurs vases remplis de couleurs précieuses. Ils enfoncerent des armoires où ils trouverent des arbalêtes, des fleches, des casques, des cuirasses, des bottes et des calçons que les Tunissiens avoient pris sur les François lorsque Saint Louis périt en Afrique, et qu'ils conservoient depuis ce tems, comme un monument de leur victoire sur les François.

Pendant ce tems, Barberousse se reposoit à Hippone des fatigues qu'il avoit essuyées; cherchoit à

consoler ses soldats de la défaite qu'ils venoient d'essuyer, et à relever leur courage, les assurant que la fortune les mettroit bientôt dans le cas de se venger des Chrétiens. Il leur proposa d'aller à Alger, où ils trouveroient des troupes fraîches et des vaisseaux pour augmenter leur flotte; ajouta qu'ils y délibéreroient sur le parti qu'ils avoient à prendre. Tous lui répondirent d'une voix unanime, qu'ils étoient prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire et à exécuter ses volontés. Se doutant que la flotte des Chrétiens ne manqueroit pas de le poursuivre et de venir le bloquer dans Hippone, il se hâta de partir. Charles-Quint avoit effectivement fait assembler

le conseil de guerre et décidé qu'il falloit envoyer André Doria à Hippone avec toute la flotte pour boucher le passage à l'ennemi. Doria fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour cette expédition, chargea un nommé Adam de Gênes d'aller promptement avec quatorze vaisseaux à Hippone, d'attaquer Barberousse ; de l'empêcher de partir, afin qu'on eût le tems d'équiper le reste de la flotte; lui assurant que si-tôt qu'elle seroit prête il iroit à son secours. Adam part, persuadé qu'il va surprendre Barberousse et le battre. Il arrive à Hippone, trouve que les préparatifs de Barberousse sont faits ; le voit mettre à la voile. On lui conseille de ne pas l'attaquer

parce que, pendant la route, beaucoup de ses soldats ont mis pied à terre, et que ses forces ne sont pas égales. Il suit le conseil qu'on lui donne, laisse partir l'ennemi, retourne à Tunis. Barberousse, de son côté, ne l'attaqua pas, parce qu'il ignoroit l'état de sa flotte et craignoit que Doria n'arrivât pendant le combat. Doria fut fâché d'avoir confié cette expédition à un homme qui s'en étoit si mal acquitté : il se hâta d'aller à Hippone, s'en empara, en fit renverser les murailles et rasa la citadelle. Il retourna ensuite à Tunis.

Charles-Quint crut que son honneur demandoit qu'il rétablît Muléasses sur son trône : il lui fit prêter de nouveau serment de fi-

délité par les habitans de Tunis; lui imposa un tribut annuel de deux faucons et de deux chevaux arabes; lui enjoignit de protéger tous les Chrétiens qui s'établiroient dans ses états; garda le fort de la Goulete, y mit une garnison de mille Espagnols, chargea Muléasses de les entretenir et de payer leur solde. Ce prince, après cette glorieuse expédition, repassa en Europe, où il savoit que sa présence étoit nécessaire.

Barberousse, de retour à Alger, fit venir tous les corsaires qui étoient sur la Méditerranée, rassembla une flotte assez formidable pour résister à celle des Chrétiens; résolut d'aller demander de nouveaux secours à Soliman. Avant de

partir il nomma encore son fils Hassem régent du royaume; lui donna pour conseil un nommé Salec, dont il connoissoit la capacité. Pour se venger de Charles-Quint, il résolut de ravager, en passant, toutes les places qui lui étoient soumises; fit voile en partant d'Alger vers le Port Mahon, ordonna qu'on mît sur les vaisseaux le pavillon des Chrétiens, afin de tromper la garnison et qu'elle le reçût sans défiance. Il réussit si bien, que tous les habitans, persuadés que c'étoit la flotte de l'empereur qui arrivoit, se rendirent sur le rivage pour la voir et que la garnison le salua de plusieurs coups de canon. Lorsque toute la flotte fut entrée dans le

port, le gouverneur reconnut sa méprise : il voulut se défendre ; mais Barberousse ordonna à ses soldats de mettre promptement pied à terre, de faire main-basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient. Ils tuerent une assez grande quantité de soldats et de bourgeois, le reste se sauva dans la citadelle, en ferma les portes et se prépara à la défense. Barberousse auroit eu de la peine à s'en rendre maître ; auroit peut-être même été obligé de lever le siége : mais le gouverneur, intimidé par ses menaces, lui ouvrit les portes à condition seulement qu'on lui accorderoit la vie avec la liberté, aussi-bien qu'à sa femme et à ses enfans. Lorsque les Turcs eurent évacué

l'île, Martin Durea, qui en étoit gouverneur-général, fit subir à celui de la citadelle la punition qui étoit due à sa lâcheté et à sa perfidie : il ordonna qu'on l'étranglât.

(1) Barberousse retourna à Alger, où il déposa les dépouilles de l'île Minorque ; partit ensuite pour Constantinople, emmenant avec lui le juif Sinas qu'il avoit fait son lieutenant, et qu'il regardoit comme son bras droit. Lorsqu'il y fut arrivé, il se prosterna aux pieds de Soliman, lui dit : "Grand prince, ,, vous voyez aux pieds de votre ,, Hautesse une malheureuse vic- ,, time des caprices de la fortune.

(1) Id. liv. 36

„ Après m'avoir secondé dans tou-
„ tes mes entreprises, elle m'a
„ tout-à-coup accablé du plus ter-
„ rible revers. Toute la Chrétienté
„ s'est armée contre moi, est ve-
„ nue m'attaquer dans Tunis. Pen-
„ dant que j'étois occupé à repous-
„ ser les efforts de cette multi-
„ tude innombrable d'ennemis,
„ des esclaves confiés à la garde
„ de soldats négligens, ont brisé
„ leurs fers; ont trouvé des ar-
„ mes, m'ont assailli par derriere.
„ attaqué de tous les côtés à la
„ fois, sans secours, j'ai vu que
„ le désespoir étoit ma seule res-
„ source. Armé de fureur, je me
„ suis élancé au milieu des enne-
„ mis; j'ai renversé tous ceux qui
„ s'opposoient à mon passage:

„ les braves compagnons de mon „ malheureux sort m'ont suivi, „ m'ont imité : je les ai enfin con- „ duits dans un lieu de sûreté. „ Seigneur, je les amene aux „ pieds de votre trône pour de- „ mander à votre Hautesse les „ moyens de venger le sang mu- „ sulman que les Chrétiens ont „ répandu dans Tunis. „

“ Hariaden, (1) tu viens d'é- „ prouver que la vie est remplie „ de vicissitudes ; que le mal suc- „ cède souvent au bien : mais con- „ sole-toi, le bien succède aussi „ souvent au mal. C'est assez pour „ ta gloire d'avoir échappé aux

(1) Les Turcs ne le connoissoient que sous ce nom. Les Chrétiens lui donnoient celui de Barberousse.

„ dangers qui te menaçoient, et „ d'avoir sauvé ceux qui t'accom- „ pagnent. Ta confiance en moi „ est placée : je te donnerai des „ forces avec lesquelles tu pourras „ tirer des Chrétiens une ven- „ geance capable de leur faire ou- „ blier leur victoire pour ne son- „ ger qu'à pleurer leur défaite. „

C'étoit alors que Charles-Quint et François I déployoient l'un contre l'autre la haine la plus terrible. Le premier, enhardi par ses succès, s'étoit proposé de conquérir la France entiere ; mais de ses projets ambitieux il n'avoit retiré que la honte d'avoir vu périr une armée formidable qu'il avoit lui-même conduite en personne. François I, instruit par ses mal-

heurs, ne consultoit plus son courage ordinaire ni son impétuosité naturelle : il se laissoit conduire par la prudence, reprenoit sur son ennemi les avantages qu'il avoit perdus. Semblables à deux lions qui se sont livrés un combat furieux et qui, fatigués par les efforts, couverts de blessures, s'arrêtent, se regardent avec une fureur qui annonce qu'ils sont tout prêts à recommencer ; Charles et François suspendirent leurs coups, firent une trève.

Le roi de France sacrifia les succès que les conjonctures présentes lui faisoient espérer au noble desir de soulager ses peuples ; d'arrêter le sang que son rival et lui répandoient depuis si long-tems.

Les princes de l'Europe connoissoient l'ambition de Charles-Quint ; se lassoient de la servir, craignoient d'en devenir eux-mêmes la victime. François I, par le moyen de Jean la Forest, son ambassadeur à Constantinople, avoit engagé Soliman à faire des préparatifs formidables pour attaquer Charles-Quint et l'obliger à diviser ses forces. Cet ambassadeur avoit assuré au Sultan que les habitans de la Pouille et de la terre d'Otrante, accablés par les impôts exorbitans que Charles exigeoit d'eux, n'attendoient qu'une occasion favorable pour se soustraire à son obéissance.

(1) Soliman, ignorant que

(1) Paul Jove, hist. liv. 31.

Charles et François avoient fait une trève, ordonna à Barberousse d'aller, avec une partie de sa flotte, parcourir les côtes d'Italie pour sonder l'intention des habitans de la Pouille et d'Otrante. Barberousse partit, avança jusqu'au golfe de Tarente, entra dedans, somma Mercurin Catinar, qui en étoit gouverneur, de se rendre, lui promettant de le traiter avec humanité, de laisser les habitans dans le libre exercice de leur religion. Mercurin, ne se trouvant pas en état de se défendre, fit ouvrir les portes de la ville. Les Turcs s'élancerent dedans, et, sans écouter les prieres, les menaces mêmes de Barberousse, mirent tout à feu et à sang. Ils enleverent les femmes,

mes, les enfans et le gouverneur, les conduisirent à leurs vaisseaux. Barberousse fut affligé de voir qu'on exerçoit tant de cruautés et qu'on manquoit à la parole qu'il avoit donnée, il fit mettre le gouverneur en liberté. Les Turcs se répandirent dans les campagnes, brûlerent tous les villages qui se trouverent sur leur route, enleverent les hommes, les femmes, les enfans et les bestiaux qu'ils rencontrerent.

André Doria, qui étoit aux environs de Messine avec la flotte de l'empereur, apprit que les Turcs ravageoient les côtes de l'Italie : il se hâta de partir, les chercha, rencontra douze de leurs vaisseaux près de Corfou, les attaqua. Les

Turcs se défendirent avec un courage qui tenoit de la fureur : lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient plus résister, ils se précipiterent à la mer.

Cette victoire coûta fort cher à Doria : il perdit une partie de ses équipages et un grand nombre d'officiers. Il brûla les douze vaisseaux turcs. Ils étoient si endommagés qu'on ne pouvoient les radouber. Lorsque Soliman apprit cet échet, il entra en fureur contre Barberousse, l'accusa de trop de lenteur ; prononça mille imprécations contre lui, jura de s'en venger sur les Vénitiens qu'il croyoit avoir prêté des secours et fourni des vivres à Doria. Il se mit à la tête de deux cents mille hommes

dans l'intention de faire la conquête de toutes les possessions que les Vénitiens avoient du côté de la Grece ; ordonna à Barberousse d'assiéger l'île de Corfou (1). Le gouverneur, instruit des ordres que le sultan avoit donnés à son amiral, fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour se défendre. Il commença par faire brûler tous les villages qui étoient dans l'île, fait apporter dans la ville tous les vivres qu'on put trouver. Craignant que le siége ne fût long et quon ne se trouvât dans l'impossibilité de lui fournir des secours, il fit sortir les femmes et les enfans : c'étoit vers le mi-

(1) Id. ibid.

lieu du mois d'août. Les malheureuses victimes de cette cruelle précaution furent surprises, pendant la nuit, d'un orage épouvantable. On ne peut se peindre leur situation qu'en frémissant : ce sont des femmes et des enfans qui marchent à l'aventure au milieu de la nuit ; que la pluie, la grêle accablent ; que les éclats de tonnerre épouvantent ; qui croient que le jour, en paroissant, va les exposer à la cruauté et aux outrages des barbares. Les Turcs, qui étoient déja descendus dans l'île, les rencontrerent : l'état où elles étoient excita leur pitié, principalement celle de Barberousse. Dans ce moment l'humanité, naturelle aux François, sembla

renaître dans son cœur : il alla jusqu'à verser des larmes en voyant une multitude de femmes dans un état si déplorable. Les soupirs, les pleurs, leurs vêtemens tous trempés annonçoient leur crainte et leurs peines. Les unes tenoient leurs enfans par la main, les autres les portoient sur leurs épaules. Il dit aux Turcs : « Le prophete » nous ordonne d'avoir pitié des » malheureux ; voilà une belle » occasion de remplir son pré- » cepte. » S'avançant ensuite vers les femmes, il leur dit en langage italien, qu'il parloit assez correctement : « Femmes infortunées, » calmez vos craintes, vous trou- » verez en nous autant d'humanité » que vous avez trouvé de cruauté

» dans vos compatriotes. » Il les fit conduire dans plusieurs maisons que les assiégés n'avoient pas eu le tems de détruire ; leur fournit tous les secours dont elles avoient besoin.

Il forma ensuite le siége de la ville ; fit tirer dessus une multitude incroyable de coups de canon ; mais il s'apperçut que la garnison étoit nombreuse, qu'il perdroit beaucoup de tems devant cette place sans réussir à s'en rendre maître ; il leva le siége, mit à la voile ; parcourut toutes les îles de l'Archipel ; s'empara de Scire, de Pathmos, de Legine, de Nie, de Stampalée, de Paros, etc. qui appartenoient aux Vénitiens. L'année suivante, c'est-à-dire en 1538,

il alla ravager les côtes de l'Italie; distribua sa flotte dans les différens ports qui appartenoient aux Turcs, et retourna à Constantinople.

Le pape, Paul III, crut qu'il alloit venir l'attaquer jusque dans Rome, et fut si effrayé, qu'il demanda du secours à toutes les puissances de l'Europe contre les infideles.

L'étonnement arrête ici. Voilà un simple gentilhomme françois devenu corsaire, chef des armées navales des Turcs, et qui met toute l'Europe en mouvement. L'empereur s'engagea à fournir quatre-vingt-deux galeres à trois rangs de rames; les Vénitiens en promirent un pareil nombre; le pape proposa d'y en joindre trente-

six ; les Génois se chargerent de donner des vaisseaux propres à transporter les soldats, les munitions de guerre et de bouche. André Doria devoit commander les vaisseaux de l'empereur ; Vincent Capel ceux des Vénitiens et Marc Grimmani, patriarche d'Aquilée, ceux du pape. On convint que Ferdinand de Gonzague commanderoit les troupes de terre, et qu'on céderoit aux Vénitiens toutes les conquêtes que l'on feroit sur les Turcs, pour les dédommager des pertes que ces barbares leurs avoient causées.

Paul III avoit envie de faire entrer François I dans la ligue qui se formoit contre les Turcs : pour y réussir, il chercha à établir

une paix solide entre lui et Charles-Quint; proposa à ces deux princes une entrevue à laquelle il assisteroit. Ils l'accepterent, mais il s'éleva des difficultés sur le lieu où elle devoit se faire. Le pape proposa Nice : l'empereur alla jusqu'à Villefranche, petite ville de comté de Nice, sur la côte de la méditerranée; le pape se rendit à Monaco : François I avança jusqu'au village de Villeneuve, situé à un quart de lieue de Nice. Le duc de Savoie eut peur que cette entrevue ne lui fût funeste; il refusa de prêter sa ville; elle ne se fit point. Le pape alloit tous les jours visiter ces deux princes, écoutoit leurs plaintes, excusoit leurs torts; proposoit des expédiens : il ne réussit

qu'à les engager à continuer la trève pour dix ans. Lorsqu'elle fut conclue, l'empereur s'embarqua pour l'Espagne, François rentra en France, le pape retourna à Rome.

(1) Pendant que l'empereur séjournoit à Villefranche, et que ses galeres étoient à l'ancre, plusieurs matelots et soldats qui se promenoient sur le rivage vers le midi, monterent sur le haut des Alpes pour voir jusqu'où s'étendoit la vue. Ils apperçurent dans l'éloignement comme une nuée fort épaisse, formée par de la poussiere qui s'élevoit d'un village situé dans cet endroit. Elle ne se

(1) Idem, liv. 37.

mettoit point en masse, parce que le vent la divisoit par flocons et lui donnoit beaucoup d'extension.

Les soldats examinerent avec attention ce fait, qui étoit fort naturel, se persuaderent que les flocons de poussiere étoient des voiles : cette idée les mena à croire que Barberousse arrivoit avec sa flotte pour enlever le pape et l'empereur. Ils descendirent promptement, se repandirent dans la ville en criant : *Voilà Barberousse avec sa flotte.* Tout le monde fut saisi d'effroi : on ne songeoit qu'à prendre la fuite. Le marquis du Guast lui-même, quoique très-brave, alla trouver l'empereur, lui conseilla de se retirer promptement sur les montagnes d'où l'on

pourroit, avec des traits et pierres, écraser les Turcs s'ils abordoient à Villefranche. Doria fit lever l'ancre des vaisseaux. Charles-Quint fut le seul qui ne se livra pas à cette terreur panique : il regarda, avec sang-froid, tous les mouvemens qui se faisoient sur le port et dans le ville. Ou envoya quelques vaisseaux légers à la découverte : ne voyant point d'ennemis, ils avancerent jusqu'à l'endroit d'où partoit cette poussiere ; ceux qui composoient l'équipage mirent pied à terre, trouverent que c'étoient des paysans qui l'excitoient en vanant des feves sur le rivage. Lorsqu'ils furent de retour à Villefranche et qu'ils eurent rapporté ce qu'ils avoient vu, la frayeur

frayeur se changea en gaieté, et ceux qui avoient le plus marqué de terreur furent exposés à la raillerie des autres : les officiers-généraux n'en furent même pas exemps. Ce trait historique, quelque plaisant qu'il soit, prouve combien Barberousse étoit redouté, puisque son seul nom faisoit trembler les plus braves officiers de terre et de mer.

Soliman instruit que le pape, l'empereur et les Vénitiens avoient formé une ligue contre lui, ordonna à Barberousse d'assembler sa flotte; d'aller ravager les possessions maritimes des Vénitiens. Barberousse agit avec son activité ordinaire : ses préparatifs furent bientôt faits; il se mit en mer

avec cent trente vaisseaux, dirigea sa route vers l'île de Candie; fit descendre une partie de ses troupes pour assiéger la ville de Canée par mer et par terre. Grito, qui en étoit gouverneur, fit faire sur les Turcs une décharge de toute son artillerie, en tua un grand nombre, jeta l'épouvante parmi ceux qui restoient, fit une sortie sur eux, les força de retourner avec précipitation à leurs vaisseaux. Barberousse voyant que la ville étoit si bien défendue, sentit qu'il faudroit qu'il employât beaucoup de tems pour la prendre; il leva l'ancre, alla mouiller dans le golfe de Suda; mais il s'aperçut que tous ces quartiers se tenoient sur la défensive, tourna du côté du golfe Larta. Ayant

appris que la flotte combinée du pape, de l'empereur et des Vénitiens venoit à lui, il se jeta dans ce golfe; fit mettre une nombreuse artillerie à l'entrée pour en fermer le passage aux ennemis.

La flotte des Chrétiens ne tarda effectivement pas à arriver: elle mouilla devant l'île de Corfou. On détacha Grimani, patriarche d'Aquilée, avec les galeres du pape, pour aller examiner la position de l'armée turque. Il avança tout près du golfe, ordonna à un nommé Paul d'y entrer avec une galere à trois rames qu'il commandoit. L'artillerie, qui étoit à l'entrée du golfe, fit un feu terrible sur lui, le força de se retirer. Grimani retourna à Corfou,

fit connoître aux chrétiens la position dans laquelle étoit l'armée des Turcs (1). Tous les chefs s'assemblerent pour décider sur le parti qu'il falloit prendre. Ferdinand de Gonzague, qui étoit un des principaux parmi eux, fut d'avis qu'on attaquât Prévesa, située sur une colline qui commande le golfe de Larta; assurant que si on s'en rendoit maître, on établiroit des batteries de canon sur la colline, on foudroyeroit les vaisseaux turcs. Il ajouta qu'on pourroit même détruire entiérement leur flotte en lui bouchant la sortie du golfe avec un des plus grands vaisseaux qu'on chargeroit de pier-

(1) Id. ibid.

res et qu'on feroit couler à fond, en mettant en outre à l'entrée du canal trois galiottes couvertes de canons et d'affourchées sur leurs ancres. André Doria dit que cet avis étoit fort bon en apparence, mais qu'il lui paroissoit très-dangereux à suivre. «Il est vraisemblable, ajouta-t-il, que Barberousse a fait descendre une partie de ses troupes, qu'il l'a mise en embuscade pour fondre sur ceux qui voudront assiéger Prévesa; que la cavalerie Etolienne étoit prête à venir le secourir. Nos vaisseaux garnis d'hommes tomberoient entre les mains de l'ennemi, et c'est le plus grand malheur qui puisse nous arriver. Nous avons encore à craindre les tempêtes qui sont très-fré-

quentes dans ces mers pendant l'automne qui va commencer. Il faudroit alors que nos vaisseaux de charge et nos galeres s'écartassent de cette côte qui est remplie d'écueils, et vogassent en pleine mer : où trouverions-nous des vivres étant environnés d'ennemis qui nous attaqueroient de toutes parts ; nous serions sans ressource : j'en prends à témoin ceux qui ont quelque connoissance de la mer. Si nous voyons que l'ennemi s'obstine à demeurer dans le golfe Làrta, nous irons dans celui de Corinthe, nous assiégerons Lépanthe et les autres villes des environs. Il est certain que Barberousse viendra avec sa flotte pour les secourir : alors nous pourrons con-

tenter nos desirs et lui livrer bataille. » Capel, amiral des Vénitiens et le patriarche d'Aquilée, furent de son avis. Il ordonna de mettre à la voile, envoya cinq galeres, qui étoient fort légeres à la course, pour examiner les mouvemens de l'ennemi. Barberousse, de son côté, en avoit envoyé quatre pour connoître ceux des Chrétiens : lorsqu'elles virent les cinq de Doria, elles rentrerent dans le golfe. Doria fit étendre sa flotte afin que l'ennemi pût voir le nombre de ses vaisseaux, qui montoit à deux cents cinquante en comptant les petits.

(1) Barberousse étoit très-cou-

(1) Id. ibid. Continuateur de Calchondile, vie de Soliman II.

rageux, cependant ce nombre considérable de vaisseaux l'étonna. Un officier des Janissaires qui étoit à côté de lui, s'en apperçut, lui dit : " Laisserez-vous les Chré-
„ tiens braver impunément les
„ Turcs ? Ne sortirez-vous pas
„ de ce golfe pour les attaquer ?
„ Vous devez moins considérer
„ votre conservation que la gloire
„ de Soliman, qui seroit ternie
„ par votre lâcheté, si vous étiez
„ capable d'en commettre une.
„ Combattons pour ce grand prin-
„ ce, combattons pour les Otto-
„ mans respectés depuis si long-
„ tems. Hariaden, vos triomphes
„ passés annoncent celui d'aujour-
„ d'hui. D'ailleurs, si la fortune
„ ne seconde pas le courage des

„ Turcs, si nous périssons ici,
„ Soliman ne manquera pas de
„ généraux et de soldats pour nous
„ remplacer : il a des forêts qui
„ lui fourniront du bois pour cons-
„ truire une nouvelle flotte. Pré-
„ férons une mort glorieuse à une
„ honteuse punition que Soliman
„ ne manquera pas de nous faire
„ subir, lorsqu'il apprendra que
„ nous n'avons osé combattre. „
Barberousse se tournant vers Salec, fameux corsaire, lui dit :
“ Cet homme sans expérience
„ nous oblige de combattre mal-
„ gré l'inégalité de nos forces. Il
„ nous accuseroit de lâcheté au-
„ près de Soliman qui ne man-
„ queroit pas de nous faire périr. „
Aussi-tôt il ordonna de lever l'an-

cre et de sortir du golfe. Les galeres des Chrétiens qui etoient restées en observation, se hâterent d'aller avertir Doria de ce qui se passoit. Ce général tourna promptement du côté de l'ennemi, rangea son armée en bataille. Barberousse en fit autant : voyant que sa flotte étoit de moitié inférieure à celle des Chrétiens, (elle n'étoit que de cent cinquante vaisseaux) il résolut de suppléer au nombre par le courage et la prudence. Il s'adossa, pour ainsi dire, contre le rivage, y fit tenir des batteries toutes prêtes en cas d'échec, afin qu'elles pussent foudroyer les ennemis et favoriser sa retraite. Il s'étoit placé au centre de l'armée avec sa galere, dont le pavillon

étoit couleur de feu, afin que toutes les autres pussent le voir et observer ses signaux. Tabache commandoit l'aîle droite, Salec commandoit l'aîle gauche. Ces deux aîles se joignoient au corps de bataille, sur les premiers rangs duquel Barberousse avoit placé environ vingt galeres, commandées par le corsaire Dragut. L'armée des Turcs ressembloit à une aigle étendant ses aîles. Doria dit, en voyant un si bel ordre de bataille, qu'il s'étoit trompé, en croyant n'avoir qu'un corsaire à combattre, qu'il voyoit à présent que c'étoit un amiral habile et courageux.

Capel, amiral des Vénitiens, impatient de combattre, descendit dans sa chaloupe, se fit conduire

au vaisseau que montoit Doria, lui dit : « Prince, qu'attendez-» vous donc pour livrer combat : » si vous doutez de mon courage, » je vais moi-même commencer » l'attaque, je vaincrai ou je mour-» rai glorieusement, comme il » convient à un général véni-» tien. » Doria loua son zèle et son courage, lui dit de se contenter de le suivre, de faire attention aux signaux, qui lui indiqueroient ce qu'il auroit à faire. Salec envoya plusieurs galeres contre un galion de l'armée chrétienne qui étoit en avant; mais il leur lâcha une bordée si terrible, qu'il leur tua beaucoup de monde, les força de se retirer. Doria fit remorquer le galion, avertit les capitaines de vaisseaux

vaisseaux de se tenir prêts à combattre et de regarder attentivement son pavillon. Il avoit formé le projet de faire commencer l'attaque par ses vaisseaux de charge qui étoient remplis de soldats et tout couverts de canons, espérant que le feu terrible qui en sortiroit feroit beaucoup de ravages dans l'armée ennemie ; la mettroit en désordre et lui assureroit la victoire : il les mit en avant. Barberousse apperçut son projet, et, pour les faire échouer, il ordonna à tous ses capitaines d'éviter ces gros vaisseaux, de ne combattre que contre les galeres. Doria, persuadé que les Turcs, cédant à leur impétuosité naturelle, viendroient l'attaquer, s'occupoit à

tourner autour de son armée avec sa galere pour faire resserrer ses vaisseaux et les mettre en état de résister à l'impétuosité des ennemis ; il sentoit qu'il leur seroit très-facile de les battre lorsque leur premier feu seroit passé. Le patriarque d'Aquilée, aussi impatient de combattre que Capel, fit approcher sa galere de celle de Doria, demanda à ce général quelle étoit la raison qui l'empêchoit de livrer combat dans un moment où tout sembloit lui annoncer la victoire. Il lui parla avec tant de véhémence que les équipages des vaisseaux qui étoient aux environs l'entendirent. Tous les capitaines chrétiens, quoique plus tranquilles que le patriarche, étoient dans

le même étonnement et la même impatience que lui ; mais Doria persistoit dans l'intention de suivre son plan de bataille.

Barberousse qui, comme nous l'avons dit, avoit pénétré son dessein, donna ordre à ses aîles d'avancer, d'attaquer celles de l'ennemi, qui n'étoient composées que de galeres. Il sentoit que les gros galions qui étoient fort lourds mettroient beaucoup de tems pour venir à leur secours. L'attaque des Turcs fut si terrible qu'ils firent reculer les galeres des Chrétiens : ils en coulerent deux bas avec tout leur équipage, en brûlerent deux autres qui étoient chargées de munitions. Salec en enleva deux, à trois rangs de rames. Un orage

affreux, un vent terrible survinrent tout-à-coup ; la nuit approchoit ; les Chrétiens déployerent leurs voiles, leverent l'ancre, se retirent en désordre vers Corfou. Doria perdit ce jour-là une partie de sa gloire : tous les officiers étoient étonnés de voir un aussi grand capitaine que lui fuir sans avoir combattu. Barberousse poursuivit les Chrétiens pendant quelques tems, mais ils éteignirent leurs feux et lui échapperent. Barberousse, étonné lui-même que la victoire lui eût coûté si peu de peine, dit en riant : *Doria a éteint ses fanaux pour qu'ils n'éclairassent pas sa fuite.*

Voulant profiter de sa victoire, il alla mouiller à l'île de Paxos,

qui n'est éloigné que de douze milles de celle de Corfou, parcequ'il se doutoit que les ennemis s'y étoient rendus, et qu'il vouloit leur livrer combat lorsqu'ils en sortiroient. Le bouillant Gonzague entra en fureur lorsqu'il vit que Barberousse bravoit ainsi les Chrétiens. Il se mit dans une barque, alla trouver le capitaine des galeres, les ùnes après les autres, les conjura de s'armer de son courage pour la gloire du nom chrétien, pour la leur, et de réprimer l'insolence des barbares. Capel dit que si on vouloit lui donner quelques détachemens espagnols, il iroit livrer un combat aux Turcs; mais les Chrétiens employerent tant de tems à faire leurs préparatifs, que

Barberousse, voyant arriver le mois d'octobre, leva l'ancre pour ne pas s'exposer aux tempêtes qui sont alors fort dangereuses sur ces mers : il retourna au golfe Larta. Après sa retraite, les Chrétiens résolurent d'aller assiéger Durazzo ; mais Capelli leur ayant representé que les côtes étoient mauvaises, ils allerent dans le golfe catarro pour assiéger Château-neuf, petite ville assez forte qui étoit sous la domination des Turcs : ils ne tarderent pas à s'en emparer, parce que la garnison étoit très-foible.

La prise de cette ville occasionna une dispute dans l'armée chrétienne : Capelli vouloit qu'on la cédât aux Vénitiens ; mais Doria et Ferdinand de Gonzague en pri-

rent possession au nom de l'empereur, en donnerent le gouvernement à François Sarmento, avec une guarnison de quatre mille Espagnols. Capelli instruisit le sénat de ce qui venoit de se passer : les sénateurs en furent si indignés qu'ils résolurent sur-le-champ de rompre leur alliance avec Charles-Quint et de proposer la paix à Soliman, lui envoyerent en ambassade Laurent Gritti. Pendant que les Chrétiens étoient occupés au siége de Château-neuf, Barberousse rassembla ses vaisseaux pour aller secourir cette place, sortit du golfe Larta, se mit en route, mais il fut surpris par une furieuse tempête qui jeta plusieurs de ses vaisseaux contre les rochers où

ils furent brisés. Cappelli et Ferdinand de Gonzague proposerent d'aller l'attaquer, disant que l'occasion étoit favorable pour réparer la perte qu'on avoit fait devant Larta, et rétablir l'honneur des Chrétiens ; mais Doria répondit qu'il ne suivroit pas un projet si téméraire ; ordonna aussi-tôt de mettre à la voile pour repasser en Italie. Cette conduite indigna Capelli : la colere lui fit lâcher des propos outrageans contre Doria ; il se blâma lui-même de s'être soumis aux ordres d'un étranger ; conseilla à ses officiers, à ses soldats et à ses matelots de ne jamais servir que sous un général de leur nation, puisqu'ils voyoient aujourd'hui

un (1) Ligurien, ennemi naturel des Vénitiens, les priver d'une victoire certaine, et tenir la gloire du nom italien par une honteuse fuite. Valere Ursin, qui étoit au service des Vénitiens, dit que Doria avoit bien rempli les intentions de Charles-Quint en excitant la guerre entre les Vénitiens et les Turcs et en conservant la flotte de ce Monarque toute entiere. Quelques-uns disoient que l'Empereur, en excitant les Vénitiens à prendre les armes contre les Turcs, n'avoit eu que ses intérêts

(1) Les anciens appeloient Liguriens les peuples qui habitoient le pays qu'occupent aujourd'hui la république de Gènes, la principauté de Monaco, la partie du Piémont qui s'étend jusqu'au Var.

en vue ; qu'il espéroit qu'étant attaqués sur mer et sur terre par un ennemi si puissant, leurs forces seroient bientôt épuisées ; qu'ils imploreroient alors son secours et lui céderoient une partie de leurs possessions pour l'obtenir. D'autres disoient que Doria vouloit épargner son confrere Barberousse ; que les corsaires ne se faisoient ordinairement point de mal. Doria n'opposa à ses injures que le mépris, et partit. Soliman instruit que Barberousse avoit remporté une victoire complette sur la flotte des Chrétiens, lui fit connoître la satisfaction que cette nouvelle lui causoit ; lui envoya en même-tems ordre de reprendre Château-neuf. Barberousse fit réparer sa flotte,

augmenta le nombre de ses rameurs et de ses soldats ; se mit en route vers le commencement de l'été de l'année 1540 ; dirigea sa marche du côté de Château-neuf. Lorsqu'il fut arrivé devant cette place, il fit mettre son artillerie à terre, fit dresser ses batteries, faire ses retranchemens ; mais, comme les assiégés tiroient continuellement sur ses troupes, on y travailloit que pendant la nuit, ce qui retarda beaucoup l'ouvrage. Une multitude de soldats et d'officiers turcs périrent. Du nombre des derniers fut un nommé Agis Hariadin que Barberousse regreta beaucoup, parce qu'il le regardoit comme un homme très-prudent et courageux, et qu'ils étoient amis depuis long-

tems. Lorsque les retranchemens furent achevés, il braqua contre la ville cinquante canons, parmi lesquels il y en avoit qui lançoient des boulets de cent livres. Pendant que cette formidable artillerie battoit la ville par terre, Salec la battoit par mer et dirigeoit contre elle toute l'artillerie des galeres. Sarmento, qui, comme nous l'avons dit, étoit gouverneur de cette malheureuse ville, travailloit avec une activité incroyable, réparoit les breches que l'ennemi faisoit. Comme il n'avoit aucun espoir d'être secouru, il résolut de se défendre jusqu'à la mort. Malgré ses efforts, les Turcs parvinrent à s'emparer d'une tour qui dominoit sur la ville : ils y établirent

rent une batterie qui foudroyoit les assiégés. Sarmento fit faire une mine sous cette tour afin de la faire sauter en l'air avec tous les Turcs qui étoient dessus : mais cette mine fut mal faite : le feu sortoit par l'endroit qu'on l'avoit mis et brûla une partie de ceux qui y travailloient. Les Turcs, qui avoient formé plusieurs attaques à la fois, abattirent les murailles de plusieurs côtés, monterent à l'assaut. En vain les Espagnols opposoient une résistance opiniâtre, les Turcs entrerent dans la ville, les pousserent dans la grande place où ils les accablerent par le nombre. Sarmento reçut trois coups de lance à la tête, tomba sur le corps de ses camarades et expira. Sa mort

jeta la consternation parmi le reste des Espagnols ; les Turcs les mirent tous en piéces. Barberousse accorda la vie à tous ceux qu'il trouva sans armes. Il fit chercher avec soin le corps de Sarmento, parce qu'il vouloit envoyer sa tête à Soliman, mais on ne put le trouver. Voulant poursuivre ses conquêtes, il attaqua le château de Rizzano qui se rendit sans résistance. De là il avança vers Cattaro, situé dans le golfe Rizonic, somma le gouverneur de se rendre. C'étoit un sénateur nommé Jean-Matthieu Bembo : il avoit un courage digne de son rang et de sa naissance : il répondit à Barberousse que les Turcs n'avoient aucun droit sur Cattaro : que s'il l'atta-

quoit, il romproit une trève que les Vénitiens avoient faite depuis peu avec Soliman ; que Sa Hautesse lui sauroit, sans doute mauvais gré de manquer à la parole qu'elle leur avoit donnée. Il finit par lui assurer que s'il étoit assez injuste pour l'attaquer, il étoit tout prêt à repousser la force par la force ; qu'il avoit des soldats, des armes, des munitions. Barberousse, irrité de cette fiere réponse, fit mettre plusieurs piéces de canon à terre et lâcha quelques bordées contre la ville : le brave Bembo répondit par autant de coups de la sienne, et fit mettre sa garnison en ordre de bataille sur les murs. Barberousse fut alors averti de la trève que Soliman avoit faite avec

les Vénitiens : il se rembarqua et retourna à Château-neuf qu'il fit fortifier ; de là, il alla à Constantinople, où il reçut de Soliman les plus grandes marques de satisfaction.

La nouvelle de la prise de Château-neuf et de la destruction entiere des quatre mille hommes qu'on y avoit laissés en garnison jeta la consternation parmi les Espagnols : Le Marquis du Guast en fut pénétré de douleur, parce que cette garnison étoit composée des meilleurs soldats espagnols ; mais tous les peuples de la Lombardie s'en réjouissoient, et regardoient leur malheur comme une punition divine : l'année précédente ils avoient ravagé leurs terres et pillé leurs maisons

Les Vénitiens, voyant qu'ils ne devoient plus compter sur le secours de l'empereur, avoient envoyé un ambassadeur à Constantinople pour faire la paix avec Soliman : pour l'obtenir ils lui céderent Napoli et Raguze la vieille. Cette paix et la trève qui étoit établie entre l'empereur et François I, laisserent à Barberousse quelque tems de repos ; mais la guerre qui se ralluma entre ces deux princes, lui fournit une nouvelle occasion de recommencer ses ravages.

Charles-Quint donnoit à François I de continuels sujets de mécontentemens. Le Monarque François ne rompoit pas cependant la trève qu'il avoit faite avec lui : enfin sa patience épuisée se changea

même en fureur lorsqu'il apprit que l'empereur avoit fait assassiner deux de ses ambassadeurs, César Frégose et Antoine Rincon. Le premier étoit envoyé à Venise pour tenter de former une alliance entre François et cette république ; le second alloit à Constantinople pour renouveler celle qui étoit entre ce prince et Soliman II. Comme Rincon devoit passer par Venise, on décida qu'ils iroient ensemble jusque là : ils résolurent de faire leur route par le Pô. Le Marquis du Guast étoit gouverneur du Milanès et de la partie du Piémont qui étoit alors sous la domination de l'empereur (1). Il dispersa sur

(1) Mém. de du Belloy, l. 9, Pauli Jovii, hist. l. 4.

le cours du Pô, des principales rivieres du Piémont et du Milanès, des assassins auxquels il étoit difficile que les ambassadeurs échapassent. Langei, qui étoit gouverneur de la partie du Piémont que la France occupoit, se douta qu'on tramoit quelque complot funeste contre ces deux ministres, leur conseilla de changer de route. Voyant qu'ils persistoient à vouloir suivre le cours du Pô, il leur dit qu'ils ne devoient pas au moins exposer avec eux le secret de l'état, et le pria de lui confier leurs papiers, assurant qu'il les leur feroit remettre à Venise s'ils étoient assez heureux pour y arriver : ils les lui confierent, se mirent en route. Lorsqu'ils furent à l'embouchure

du Tésin, deux barques remplies de gens armés leur barrerent le chemin, séparerent la barque où étoient ces ministres, d'une autre qui l'accompagnoit. Frégose et Rincon, voyant entrer dans leur barque une multitude de gens ar-armés, sentent qu'ils ont eu tort de ne pas suivre le conseil du prudent Langei : ils mettent l'épée à la main, mais le nombre les accable, ils sont massacrés. Tous les rameurs qui conduisoient les barques des assassins et celle des ambassadeurs furent conduits à Pavie et mis par l'ordre du marquis du Gouast, dans des cachots, afin qu'ils ne pussent révéler à personne le secret, dont ils avoient été témoins; mais cette précaution fut

inutile : la barque qui accompagnoit celle des ambassadeurs avoit échappé aux assassins, et ceux qui étoient dedans avoient gagné le rivage, s'étoient enfoncés dans un bois, d'où ils étoient sortis avant l'entrée de la nuit, et avoient gagné le Piémont. Ils raconterent que les ambassadeurs avoient été attaqués par des hommes armés qui étoient dans deux barques ; mais on ne savoit pas qui étoient ces gens armés ; ce qu'étoient devenus les ambassadeurs et les bateliers. Langei étoit l'homme le plus adroit de son tems ; il employa, pour découvrir les auteurs de cet horrible crime, tout ce que la ruse put lui inspirer. Il fit des perquisitions si exactes qu'il parvint à savoir que

les bateliers des ambassadeurs et des assassins avoient été conduits à Pavie et enfermés dans des cachots. Il gagna un des domestiques du château de cette ville qui lima les grilles du château où étoient détenus les bateliers. Langei les fit tous venir à Turin : il apprit par eux que les assassins étoientdes cavaliers de la garnison de Pavier ; sur leur nombre, leur nom, leur pays jusqu'aux moindres circonstances de l'assassinat ; enfin qu'il avoit été commis par les ordres du marquis du Guast. En le faisant commettre on avoit eu intention de s'emparer des instructions des ambassadeurs, parce qu'on espéroit trouver dans celles de Rincon pour Constantinople, des détails capables de

rendre François I. odieux à toute la chrétienté ; mais la sage prévoyance de Langei avoit fait manquer le projet des impériaux, comme on l'a vu, et de leur crime, ils n'en retiroient que la honte de l'avoir commis.

Langei avoit gardé un profond silence pendant qu'il cherchoit des preuves convaincantes contre l'auteur de l'assassinat des ambassadeurs de France ; mais lorsqu'il les eut, il éclata tout-à-coup et accusa publiquement le marquis du Guast de ce crime. Le roi de France porta ses plaintes à l'empereur et aux états de l'empire assemblés à Ratisbonne. Du Guast, étonné de ce coup imprévu, envoya promptement un mémoire

justificatif à la diete de Ratisbonne : Langei refuta ce mémoire. Du Guast appuya ses raisons par un démenti et un défi à ses accusateurs quels qu'ils fussent. Langei se déclara son accusateur, lui rendit le démenti, accepta le défi et mit au jour toutes les preuves de son crime. Alors François I prit la ferme résolution de déclarer la guerre à l'empereur : il dit à son conseil assemblé qu'il se croiroit indigne de régner, même de vivre, s'il laissoit impuni le meurtre de deux sujets fideles que le zele et le devoir avoient conduits à leur perte.

Lorsque Charles-Quint savoit que François I se préparoit à lui faire la guerre, il ne manquoit jamais

jamais d'annoncer aux puissances de l'Europe quelque grande expédition contre les infidéles, et les invitoit toutes à joindre leurs forces aux siennes. Par-là, il empêchoit le monarque françois de l'attaquer, ou le mettoit dans le cas de se rendre odieux à toute la chrétienté en paroissant agir de concert avec les ennemis du nom chrétien. Ce fut dans cette vue qu'il entreprit, en 1536, nne expédition contre Tunis, et fit en 1541 des préparatifs formidables contre Alger. (1) Il partit des ports d'Espagne vers la fin de septembre de la même année; alla

(1) Paul Jov. hist. l. 40, Marmol, t. 1. p. 40.

mouiller à la rade d'Alger le 25 octobre : le duc d'Albe, qui étoit grand-maître de la maison de sa majesté impériale, et général, sous lui, de toutes les troupes de terre, le joignit étant accompagné d'une multitude incroyable de seigneurs et de gentilhommes de toutes les nations qui venoient servir en qualité de volontaires dans cette entreprise.

Charles-Quint, avant de commencer le siege d'Alger, envoya un gentilhomme sommer Hassem, fils de Barberousse, et régent du royaume, de livrer la place, sinon que les habitans essuieroient le même traitement qu'avoient essuyé autrefois ceux de Tunis. Hassem lui répondit : " Il faudroit que je

fusse insensé pour suivre les conseils d'un ennemi. Sur quoi sont fondées les espérances et les menaces de ton empereur ? — Sur cette flotte, sur ces braves soldats et ces armes que tu vois. — Nos soldats, nos armes valent au moins ceux de ton empereur, reprit Hassem : la défaite des Chrétiens rendra cette ville célébre. „ La garnison turque n'étoit cependant composée que de huit cents hommes : mais Hassem connoissoit leur valeur : il espéroit qu'elle suppléeroit au nombre. Il y avoit en outre cinq mille hommes, mais ce n'étoient que des Maures et des Arabes tumultuairement amassés et sans discipline. Il avoit dispersé dans les environs de la ville une

assez grande quantité de cavaliers Numides pour harceler l'armée des Chrétiens qui, en comprenant les volontaires, montoit à vingt mille hommes.

L'empereur ordonna à Doria de chercher un endroit propre à faire la descente, et la fit, suivant son avis, du côté de l'Orient. Toute l'armée chrétienne descendit sans trouver de résistance. Lorsque les soldats se furent reposés et eurent pris un peu de nourriture, l'empereur forma trois détachemens; donna à chacun trois pieces de canon pour les garantir des incursions des Numides; avança en ordre de bataille vers la ville; plaça son camp dans un lieu fort commode, parce qu'il étoit environné

de fossés profonds que les torrens avoient formés et qui le mettoient à l'abri des attaques de la cavalerie Numide. Il fit porter du canon sur une coline assez élevée qui se trouvoit à sa gauche et qui dominoit sur la ville. On plaça les plus grosses galeres du côté opposé, afin de battre la ville par deux endroits en même tems. Pendant que les Chrétiens étoient occupés à ces opérations, les Numides lançoient sur eux une grêle continuelle de traits et de pierres : la nuit même n'interrompoit pas leurs attaques, elle ne faisoit, au contraire, qu'augmenter leur ardeur. Deux jours et deux nuits se passerent sans que les Chrétiens eussent un seul moment de repos. En vain

on lâchoit sur les Numides des volées de coups de canon, ils se dispersoient à l'instant sur leurs montagnes et revenoient subitement former de nouvelles attaques par des endroits où on ne les attendoit pas. Les soldats et les officiers, épuisés de fatigues, commençoient à craindre que cette tentative n'eût des suites funestes. L'événement prouva que leur crainte étoit fondée ; mais ce fut d'une maniere à laquelle ils ne s'attendoient pas. La prudence humaine, la force et le courage ne pouvoient résister au malheur qui les accabla. Au commencement de la nuit du 28 au 29 octobre 1541, il survint un orage affreux qui fut suivi d'une pluie mêlée de grêle

et qui dura toute la nuit. Le camp des Chrétiens fut dans un instant rempli d'eau. La pluie et la grêle les accabloient : ils ne pouvoient se tenir debout ni se coucher : ils enfonçoient dans la boue jusqu'à la moitié de la jambe. Lorsque le jour parut, l'orage cessa : les Mahométans, qui examinoient de dessus leurs montagnes et leurs murailles ce qui se passoit dans le camp des Chrétiens, vinrent en foule les attaquer ; lancerent sur eux encore une multitude de fleches et de pierres. Dans la conjoncture où les Chrétiens se trouvoient, il leur étoit difficile de se défendre. La plus grande partie d'entre eux ne pouvoit plus porter ses armes. Ceux qui avoient con-

servé assez de forces pour combattre, voulurent faire feu sur les ennemis, mais leur poudre et leurs mêches étoient si mouillées, qu'ils ne purent leur faire prendre feu.

Tout le monde étoit consterné dans l'armée chrétienne; Charles-Quint seul ne l'étoit pas : il montra, dans ce danger extrême, toute l'élévation de son ame; releva les courages abattus. Il dit aux Espagnols : " La fortune se déclare contre nous : il faut combattre contre elle; les armes à feu ne peuvent vous servir : prenez vos sabres et vos lances, écartez ces méprisables Afriquains, qui ne sont enhardis que par vos malheurs et vos craintes; frayez-vous un chemin à vos vaisseaux qui font la

seule ressource qui vous reste. » Il adressa le même discours aux Italiens et aux Allemands dans leur langue naturelle : il parloit toutes celles de l'Europe. Il fit à l'instant jeter un pont sur le fossé qui environnoit son camp ; ses soldats, armés de son courage, s'élancerent sur les ennemis, les repousserent dans la ville et sur les montagnes. L'empereur fit alors rassembler les débris de son armée, se mit à leur tête, les conduisit sur le rivage dans le dessein de s'embarquer et de repasser en Espagne : mais quel terrible spectacle s'offrit à ses yeux ! des vaisseaux brisés, des corps morts qui flottoient sur les eaux; une multitude de malheureux qui cherchoient à se

dérober à la fureur des flots que les Maures et les Numides, accourus sur le rivage, assommoient à coups de lancent; des chevaux que les vagues précipitoient et écrasoient contre les rochers. Pendant que les torrens causés par l'orage, inondoient le camp des Chrétiens, une tempête horrible s'étoit élevée sur la mer, avoit brisé les cables qui tenoient les vaisseaux sur les ancres. Ils s'étoient heurtés les uns contre les autres, s'étoient brisés : une partie avoit coulé à fond. Charles leva les yeux et les mains vers le Ciel, implora le secours de la divinité, repoussa les Maures et les Numides; fit rassembler les vaisseaux et les barques qui étoient échappés au

naufrage. Il s'oublioit lui-même pour ne songer qu'à ses soldats, ne vouloit s'embarquer que le dernier; mais Doria lui représenta que la conservation du reste de son armée, de son empire, dépendoit de la sienne. Il l'engagea à monter sur son vaisseau, le ramena en Espagne.

François I, instruit que l'empereur étoit de retour dans ses états, et persuadé en même-tems que son honneur demandoit qu'il se vengeât de l'affront qu'il avoit reçu par l'assassinat de ses ambassadeurs, assembla des troupes, en envoya une partie dans le Roussillon, l'autre dans le Luxembourg, recommença la guerre en Piémont. Charles-Quint trouva le moyen de

former une nouvelle alliance avec le capricieux Henri VIII et d'en obtenir des secours contre François I. Celui-ci résolut alors de braver les discours que l'empereur pourroit répandre contre lui et de profiter des bonnes intentions que l'empereur des Turcs lui avoit toujours marquées. (1) Il chargea Langei de lui trouver un homme adroit et hardi pour remplacer le malheureux Rincon dans l'ambassade de Constantinople, et d'assurer sa marche jusqu'à Venise. Langei jeta les yeux sur le capitaine Paulin, connu depuis sous le nom de baron de la Garde.

(1) Mém. de du Bellai, l. 9, 10. Polido. Virg. l. 41.

Quoi

Quoiqu'aventurier, il avoit toutes les qualités requises pour remplir la commission qu'on vouloit lui confier. Il étoit né dans un petit bourg, de parens fort pauvres. Un simple caporal passant par ce bourg rencontra Paulin, qui n'étoit encore qu'un enfant, lui proposa de le suivre. Paulin accepta son offre, le servit deux ans en qualité de goujat, se fit soldat si-tôt que l'âge lui eut donné les forces nécessaires pour cet état. Sa valeur le fit parvenir au grade d'enseigne, ensuite à celui de lieutenant : enfin ses talens militaires l'éleverent à la dignité de capitaine qui ne se donnoit alors qu'à des gens de marque ou d'un mérite distingué. Langei, qui avoit reconnu en lui

de grands talens pour la négociation, l'indiqua à François I comme un homme capable de braver les dangers de cette embassade et de remplir ses intentions auprès de Soliman. Le roi envoya à Paulin ses lettres de créance avec ordre de partir. Cet homme adroit et courageux, joignit Soliman qui revenoit de Bude. (1) Connoissant combien les présens sont agréables aux Turcs, il avoit fait apporter avec lui cinq cents robes d'écarlate et de soie qu'il distribua aux officiers des janissaires, présenta à l'empereur un buffet rempli de vases d'argent très-bien ciselés. Soliman le reçut avec accueil, lut

(1) Pauli Jov. hist. ubi suprà.

les lettres dont il étoit chargé, lui dit qu'il fourniroit au roi de France tous les secours dont il auroit besoin pour se venger de l'outrage que l'empereur d'Occident lui avoit fait par l'assassinat de Rincon ; ajouta qu'il avoit partagé l'outrage, qu'il vouloit aider à le venger ; qu'il répondroit aux propositions du roi lorsqu'il seroit arrivé à Constantinople. Paulin, pendant la route de Bude à Constantinople, eût soin de mettre dans les intérêts de la France tous les ministres de la Porte en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services. Lorsque Soliman fut arrivé à Constantinople, il fit venir Paulin, lui dit qu'il tiendroit sa parole ; de retour-

ner en France, lui donna une lettre pour François I, l'engagea à revenir lui-même rapporter la réponse afin qu'il sût la maniere dont le roi de France s'y prendroit pour attaquer l'empereur d'Occident, et qu'il s'y conformât. Il lui fit donner deux magnifiques chevaux arabes et une épée garnie de pierreries pour les présenter de sa part à François I. Paulin partit, fit la route avec une promptitude incroyable, se rendit à Fontainebleau où le roi étoit alors. Il resta trois jours à conférer avec ce monarque; qui lui demanda le plan de ses opérations, le fit partir promptement pour Constantinople afin de le faire connoître au Sultan.

Lorsqu'il arriva dans cette capi-

tale de la Turquie, on lui dit que la saison étoit trop avancée pour qu'on mît une flotte en mer ; c'étoit vers le mois de juillet. Il alla trouver les ministres les uns après les autres, leur fit les instances les plus pressantes pour les engager à parler au Sultan en faveur du roi de France. Il trouva accès auprès d'un eunuque qui étoit favori de Soliman et avoit toute sa confiance, le pria d'engager Sa Hautesse à tenir la parole qu'elle avoit donnée au roi son maître, réitéra si souvent ses prieres que l'eunuque, impatienté, fit assembler dans une des salles du palais, tous les grands de l'état, du nombre desquels se trouva Barberousse en qualité de général des armées

navales de l'empire. Il y fit venir Paulin et lui tint ce langage : (1) « François, voilà le lieu où s'assemblent les plus fideles sujets de Sa Hautesse lorsqu'il est question de délibérer sur quelque affaire importante : chacun a la liberté d'y présenter son opinion sans déguisement. Je me garderai de faire usage de cette liberté pour vous tenir un langage désagréable. Votre roi étant regardé comme l'allié et l'ami des Ottomans, nous devons lui rendre les services que l'amitié exige, et je vous déclare que c'est l'intention de l'empereur. Il aime le roi de France et veut lui prêter tous les secours dont il

(1) Id. Ibid.

aura besoin pour triompher de ses ennemis ; mais vous nous faites des demandes un peu hardies, que d'autres pourroient même appeler imprudentes : vous avez rompu cette alliance, abandonné cette amitié qui vous unissoient aux Ottomans. L'alliance et l'amitié demandent qu'on fasse les mêmes dangers : lorsqu'on ne remplit pas ces devoirs, on cesse d'être amis et alliés. Les François, loin de nous secourir dans les dangers qui nous pressoient, se sont contentés de nous envoyer des ambassadeurs, de nous écrire. Avez-vous fait un seul mouvement qui pût causer de la crainte à nos ennemis, lorsqu'avec une armée formidable, ils envahissoient la Pannonie, qu'avec

une flotte innombrable ils ravageoient la Grece ; enfin lorsqu'ils attaquoient et soumettoient le royaume de Tunis? Non. Lorsqu'à votre sollicitation nous avons fait une descente en Italie, vous n'avez même pas songé à faire une diversion comme vous l'aviez promis. Alors nous avons senti que nous ne devions espérer de vous aucune espèce de secours. Vous avez même fait une alliance avec notre ennemi commun. Si nous avons vaincu plusieurs puissances liguées contre nous, ça été par nos propres forces : lorsque Hariaden a battu leurs flottes réunies, qu'il a pris Château-neuf, y a fait passer au fil de l'épée quatre mille hommes de vieilles trou-

pes espagnoles, avoit-il reçu de vous quelques secours? L'amitié de Soliman pour vous lui fait cependant oublier vos mauvais procédés : il a intention de vous prêter son bras contre vos ennemis; mais il n'est pas assez téméraire pour braver les caprices de la fortune. L'automne approche : elle amene avec elle les tempêtes les plus furieuses. Hariaden qui est un des plus grands marins qui existent est de mon avis; son silence vous le prouve. C'est pendant l'automne et l'hiver qu'on répare les vaisseaux pour les mettre en état d'aller l'été en mer et de combattre. La sagesse me dicte ce langage, elle doit vous le faire approuver. »

Ce discours remplit d'aigreur, fit beaucoup de peine à Paulin. Il sentit qu'il exprimoit la façon de penser de Soliman même. Il y avoit dans la salle où on s'étoit assemblé une tribune grillée et couverte d'un rideau de maniere que l'empereur pouvoit tout entendre de là sans être vu. L'ambassadeur de France ne douta pas que Soliman ne fût sur cette tribune et n'entendît tout ce qu'on disoit dans le sallon. Il ne perdit point courage, alla trouver l'aga des janissaires, le gagna à force de présens et de promesses, arriva par son moyen jusque dans l'intérieur du serrail, ce qu'aucun Chrétien avant lui n'avoit pu obtenir, implora, par le moyen de l'in-

terprete qui s'y trouva, l'assistance de Soliman en faveur du roi son maître, qui étoit attaqué de tous les côtés à la fois. Le sultan lui dit d'un air de douceur : « Mon intention n'est point d'abandonner le roi de France dans le pressant besoin où il se trouve, si je ne lui envoie pas du secours à présent, c'est que vous avez trop tardé à venir me rendre sa réponse, et que le tems propre à la navigation est passé : mais je vous donne ma parole sacrée que, dès le commencement du printems prochain, j'enverrai à mon frere et mon ami, une flotte plus formidable encore qu'il me demande. »

(1) La consternation se répandit

(1) Id. l. 43.

en Europe vers le printems de 1543. On voyoit les deux plus puissans rois de cette contrée armés l'un contre l'autre d'une haine implacable, faire les plus formidables préparatifs de guerre. On fut instruit que le terrible Soliman éguisoit ses armes, qu'il avoit résolu de les confier au redoutable Barberousse, avec ordre de ravager toutes les contrées soumises à Charles-Quint. La superstition, fille de l'ignorance, augmenta la terreur dont on étoit saisi. Une nuée de sauterelles, venue du côté de l'orient, dévora les bleds, l'herbe des prairies, les feuilles des arbres, sembla annoncer l'arrivée des Turcs et leurs ravages. Un furieux tremblement de terre

dans

dans la Toscane effraya le pape : il sortit de Rome, se rendit en diligence à Boulogne, ordonna des prieres publiques pour obtenir le secours de Dieu contre les Turcs.

Le tems que Soliman avoit marqué pour envoyer sa flotte au secours de François I étoit arrivé : Paulin renouvelle ses instances ; mais il trouva encore une opposition de la part de cet eunuque dont nous avons parlé. Charles-Quint avoit employé l'ambassadeur de Venise à constantinople pour le gagner à force de présens et de promesses. Cet eunuque montra par la suite à Paulin des lettres que Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Sicile, lui avoit écrites au nom de Charles,

et qui lui avoient été remises par le même ambassadeur. On lui promettoit des sommes considérables s'il vouloit employer son crédit à la cour Ottomane pour engager Soliman à former une alliance avec l'empereur d'occident. Barberousse dit publiquement à Paulin que l'ambassadeur de Venise lui avoit offert, de la part de l'empereur, dix mille écus d'or pour ne point se charger cette année du commandement de la flotte Ottomane.

L'infatigable Paulin faisoit tous ses efforts pour surmonter ces obstacles. Il parvint à entrer une seconde fois dans le serail, représenta au Sultan qu'un grand prince tel que lui ne pouvoit manquer à

sa parole. Soliman lui répondit : « François, la parole des rois est sacrée ; je me déshonorerois si je manquois à celle que j'ai donnée au roi de France, et mon honneur m'est plus précieux que toutes les richesses du monde entier. „

Deux jours après le grand visir et l'eunuque, favori de l'empereur, l'envoyerent chercher, lui dirent que Sa Hautesse étoit si satisfaite du zele qu'il avoit marqué pour le service de son souverain, qu'elle leur avoit ordonné d'assembler tous les grands de l'état, de lui donner un repas splendide, de lui présenter de sa part des robes brodées en or, deux beaux chevaux superbement enharnachés, des vases d'argent et des robes de soie

pour les principaux officiers de sa suite. Soliman ordonna qu'on se hâtât de mettre sa flotte en état de partir : lorsqu'elle fut près de mettre à la voile, il chargea Paulin d'une lettre pour François I; elle étoit à-peu-près conçue en ces termes. " Je vous envoie la flotte que vous m'avez fait demander par votre ambassadeur Paulin; elle est pourvue d'hommes et de munitions. J'ai ordonné à Hariaden, mon amiral, de porter la guerre où vous jugerez à propos, et de vous obéir comme à moi-même. Vous lui ferez connoître vos volontés par Paulin, votre ambassadeur, qui ne le quittera pas. Nous espérons que vous aurez soin de renvoyer notre flotte en bon état à Constantinople

lorsqu'elle aura satisfait à vos besoins et contenté vos desirs. Vos vœux et les nôtres seront accomplis si vous regardez Charles, roi d'Espagne, comme votre plus grand ennemi, et si vous ne vous laissez pas tromper par de spacieuses propositions de paix qu'il ne manquera pas de vous faire. Lorsque mes troupes auront ravagé ses états, il sera forcé de vous faire des propositions avantageuses. „ La conduite de Soliman II à l'égard de François I, la lettre qu'il lui écrivit, prouvent que ce prince avoit l'ame élevée, beaucoup de sagacité et de prudence en même-tems, et qu'il connoissoit parfaitement le caractere de l'empereur et celui du roi de France.

Charles sentit que l'alliance de Soliman avec François I pouvoit déconcerter ses projets, il mit tout en usage pour la rompre; voyant qu'il n'y réussissoit pas, il dénonça François au clergé comme l'ennemi des Chrétiens qui armoit contre eux les infideles. Quelques écrivains modernes ont fait de longues et ennuieuses dissertations pour justifier la conduite du roi de France. Cette question seule suffit pour cet objet : Un homme est attaqué par plusieurs autres qui veulent le dépouiller, il en apperçoit un que l'habillement lui annonce être un Musulman, il lui demande du secours, en obtient : mérite-t-il d'être excommunié? Charles avoit armé toutes les puissances contre

François, celui-ci demanda du secours à l'empereur des Turcs et en obtint. Continuons la narration.

La flotte turque étoit composée de cent cinquante vaisseaux de différentes grandeurs. Elle partit des côtes de la Turquie vers la fin de mai 1543, prit sa route par le Péloponese, entra dans le Fare de Messine, mouilla devant Reggio. Barberousse fit descendre à terre les troupes légeres qui étoient sur sa flotte pour examiner la situation de la ville : lorsqu'ils lui eurent fait leur rapport, il la firent environner par mer et par terre. Le gouverneur de cette ville se nommoit Didace, étoit Espagnol. Voyant la ville mal fortifiée, il fit retirer tous les habitans dans la citadelle avec ce

qu'ils purent emporter. Paulin, qui étoit toujours resté avec Barberousse, offrit au gouverneur une capitulation favorable; pour réponse on tira plusieurs coups de canon sur les Turcs et on en tua quelques-uns. Les soldats irrités, mirent le feu aux maisons du fauxbourg; mais Barberousse, à la priere de Paulin, le fit arrêter et punir les coupables. Il dressa ensuite son artillerie contre la citadelle, y lâcha plusieurs coups de canon. La femme du gouverneur fut si effrayée qu'elle versa des larmes : le gouverneur n'étoit pas courageux, il livra la ville. Barberousse lui accorda la liberté de se retirer où il jugeroit à propos avec sa femme, ses enfans, et

d'emporter ses effets avec lui. Il fit mettre les habitans dans une église avec des gardes pour qu'ils fussent à l'abri de toute insulte, accorda aux soldats le pillage de la ville et de la citadelle. Il s'y trouva encore quelques reggiens et quelques Espagnols qui furent mis en esclavage.

Didace, (1) gouverneur de Reggio, craignant que sa femme et ses filles ne reçussent quelques outrages de la part des soldats turcs, obtint, à la priere de Paulin, la permission de se retirer avec elles dans la tente de Barberousse, où il croyoit pouvoir être en sûreté. Parmi les filles de Didace, il y en

(1) Id. Ibid.

avoit une extrêmement belle : Barberousse, en qui l'âge n'avoit point encore éteint les feux de l'amour, ne put résister à ses charmes ; il fut enflammé du desir de la posséder, mais ils sentit en même-tems que les rides de la vieillesse ont peu d'appas pour une jeune fille, et résolut, pour satisfaire sa passion, d'employer le droit de la victoire. Il dit à Didace : " Ta fille a fait sur moi l'impression qu'elle ne peut manquer de faire sur tous ceux qui la voient : j'ai parcouru une partie de l'Europe et de l'Asie, et n'en ai trouvé aucune qui puisse lui être comparée. Je la garde pour prix des complaisances que j'ai eues et que j'aurai encore pour

toi. » Didace et sa femme ne lui répondirent que par des larmes : plus leur fille étoit belle, plus ils l'aimoient et craignoient de la perdre. Didace enfin arrêta ses pleurs, lui dit : « Hélas ! Seigneur, j'ai trop vécu puisque je vois ma fille devenir la victime de sa beauté ; elle va être conduite dans un pays où l'on professe une religion différente de la sienne, une religion, pardonnez-le moi, Seigneur, pour laquelle on lui a toujours donné de l'éloignement. À qui pourra-t-elle confier ses peines et ses chagrins ? Personne n'entendra sa langue. Lorsque la possession aura éteint votre amour pour elle, vous pourrez l'abandonner à des mains barbares qui lui

feront sentir tout le poids de l'esclavage. Où trouvera-t-elle alors du secours ? Les loix, dans votre pays, ne sont point un appui pour les femmes, elle n'aura de ressource que dans les pleurs, et peut-être aura-t-on la cruauté de les lui défendre. Ah ! Seigneur, la voix me manque ; je suis pénétré de douleur. » Il prit sa fille entre ses bras, arrosa son visage de larmes, lui dit : « Adieu, chere fille, adieu pour jamais. Ta beauté te rend bien intéressante, mais elle t'est bien funeste. Il te reste une ressource, ma chere fille, c'est de mettre ta confiance en Dieu, il ne t'abandonnera pas. » Les pleurs que cette jeune fille répandoit, la rendoient encore plus belle, plus intéressante

intéressante : le cœur du vieux Barberousse acheva de s'enflammer. Il dit à Didace : « Calme tes craintes ; ta fille est si belle qu'elle ne peut être malheureuse dans quelque pays qu'elle habite, chez quelque nation qu'elle se trouve : la beauté regne par-tout en souveraine. Je ne la prends point pour en faire une esclave, je la prends pour en faire ma femme. Selon les loix, selon les usages de l'empire turc, les femmes et les veuves des grands sont honorées et respectées. Elle aura pour la servir les femmes qu'elle voudra choisir parmi celles qui sont dans la ville. » Il la fit sur-le-champ conduire dans sa galere, et impatient de la posséder, il l'épousa

suivant les cérémonies des Mahométans, fit des présens à Didace, le renvoya en Espagne avec sa femme et ses autres enfans. Le mariage n'éteignit point sa passion, au contraire, il l'augmenta. Trois mois après, Didace ayant appris qu'il étoit à Porto-Hercole avec sa flotte, y alla pour voir sa fille, la trouva beaucoup moins affligée qu'il ne s'y attendoit, et reçut de Barberousse tout l'accueil qu'un gendre doit à son beau-pere.

Barberousse partit de Reggio pour aller ravager les côtes méridionales de l'Italie. Il avança jusqu'au port d'Ostie, jeta l'épouvante dans le territoire de Rome. Tout le monde crut que les Turcs alloient ravager la capitale de la Chrétienté :

le pape, les cardinaux, les habitans, ne songeoient qu'à fuir. Paulin qui, comme on l'a vu, accompagnoit toujours Barberousse pour lui faire connoître les intentions du roi de France et diriger ses opérations, fut informé de ce qui se passoit à Rome; il écrivit au gouverneur une lettre conçue en ces termes: « Soliman a confié ses forces maritimes à Barberousse pour attaquer les ennemis de la France, non ses amis, et lui a ordonné d'obéir à François comme à lui-même; ainsi le pape peut être tranquille, les Turcs ne feront aucune invasion dans ses états. Le roi de France, loin de chercher la destruction de Rome, n'a rien tant à cœur que son élé-

vation. » Cette lettre rétablit un peu la tranquillité dans Rome, dans la campagne et les environs. Alors les paysans ne firent aucune difficulté de porter des provisions aux Turcs qui les acheterent au prix qu'on voulut y mettre. La précaution de Paulin et la conduite que tenoient les Turcs ne calmerent cependant pas tout-à-fait les craintes des habitans de Rome et de Tivoli. Il étoit nuit lorsque la nouvelle de l'arrivée des Turcs au port d'Ostie se répandit et tout le monde s'enfuyoit. Les femmes, les enfans, les religieuses étoient errantes dans la campagne, demandoient du secours et de la lumiere au premier homme qu'elles rencontroient. Lorsque Barberousse

eut ramassé les provisions qui lui étoient nécessaires, il leva l'ancre sans avoir souffert que les Turcs fissent le moindre tort à personne, et se rendit au port de Marseille. Là, il attendit que le roi de France lui donnât des ordres pour commencer ses opérations. Voyant que le mois d'août approchoit, et que François ne lui en avoit encore donné aucun, il s'impatienta, dit à Paulin qu'il n'avoit pas parcouru un si grand espace de mer pour venir à Marseille et y rester dans une honteuse tranquillité; que le roi de France employoit en délibérations le tems propre à faire des entreprises maritimes; que Soliman seroit irrité lorsqu'il sauroit qu'on lui avoit fait faire tant

de dépenses inutiles. Paulin voyant Barberousse justement irrité, se hâta d'aller trouver le roi, lui fit connoître combien il étoit dangereux pour lui de mécontenter les Turcs; qu'on ne pouvoit se dispenser de les employer à quelque entreprise importante. François le renvoya auprès de Barberousse, le chargea de lui dire que son dessein étoit d'attaquer Nice par mer et par terre; que la flotte françoise, qui étoit commandée par le duc d'Enguien, le joindroit bientôt. Le duc ne tarda effectivement pas à arriver dans le port de Marseille avec la flotte françoise, composée de vingt-deux galeres et de dix-huit vaisseaux de charge, avec seize mille hommes d'infanterie et les

munitions nécessaires pour plusieurs jours.

Les deux flottes combinées partirent peu de tems après : lorsqu'elles passerent devant Gênes, Paulin écrivit aux magistrats de cette ville pour les avertir de n'avoir aucune crainte ; que la flotte Ottomane étoit entiérement soumise aux ordres du roi de France, qui n'avoit intention de l'employer que contre la ville de Nice. Pour preuve de la vérité qu'il avançoit, il leur renvoya plusieurs captifs génois qui étoient détenus dans les vaisseaux Turcs.

Le duc d'Enguien fit sommer les habitans de Nice de se rendre et de ne pas s'exposer aux malheurs d'une ville prise d'assaut. Ils ré-

pondirent qu'ils se défendroient jusqu'à la derniere extrémité et qu'ils se laisseroient ensevelir sous les ruines de leur ville. Alors les François et les Turcs l'attaquerent par chacun un côté, firent des breches si considérables, que le gouverneur se retira dans la citadelle avec la garnison. Les habitans capitulerent. Paulin craignant que les Turcs ne pillassent la ville, pria Barberousse de les faire tous rentrer dans leurs vaisseaux. Les janissaires furent si mécontens de voir qu'on les privoit du pillage de Nice, qu'ils vouloient tuer Paulin : Barberousse fut obligé d'employer toute sa prudence et toute sa fermeté pour les en empêcher.

Barberousse et le duc d'Enguien

délibérerent s'ils attaqueroient la citadelle. Sa situation sur le haut d'un rocher escarpé la rendoit presque imprenable, l'approche en étoit trés-dangereuse, on ne pouvoit d'ailleurs faire usage de la mine. Barberousse dit au duc : « Deux raisons m'engagent à vous conseiller de ne pas former ce siége. 1°. Nous serons long-tems devant cette place sans la prendre, l'ennemi ne manquera pas de rassembler des troupes, de venir nous attaquer, et nous nous trouverons entre deux feux. 2°. Je ne vois pas d'endroit où placer notre artillerie. Si l'on se décide à former le siége, il faudra que l'une des deux armées se charge de l'attaque pendant que l'autre gardera le camp

pour le mettre à l'abri de surprise. »

(1) Barberousse, voyant que le duc sembloit incertain sur la réponse, le regarda d'un air de mépris, et lui dit : « Je sais que les François sont toujours fort longs à se décider lorsqu'ils sont à la guerre. » Aussi-tôt il fit assembler ses troupes dans l'endroit qui lui parut le plus propre à former le siége de la citadelle, y fit mettre sept canons, dont deux étoient d'une grosseur extrême, les fit pointer sur les bastions, en abattit les guerites, jeta une telle épouvante dans la place, que personne n'osoit paroître sur les remparts. Les François formerent une attaque par le côté

(1) Idem, l. 44.

opposé, et chercherent à imiter la promptitude avec laquelle les Turcs servoient le canon. On tira tant de coups de part et d'autre sur la citadelle de Nice, que la poudre et les boulets manquerent dans le camp des François. Le duc d'Enguien en envoya demander dans celui des Turcs. Barberousse devint furieux, tint ce langage à ceux qui vinrent de la part du duc : « dites à votre général que je reconnois à ce trait l'inconséquence et la légéreté des François : étant à Marseille, ils ne se sont occupés qu'à remplir leurs vaisseaux de vin et de vivres ; n'ont pas même songé à prendre les choses nécessaires à la guerre, et sont obligés de les emprunter des étran-

gers dans leur pays même. » Il ajouta que Paulin l'avoit trompé en lui promettant qu'il trouveroit en France tout ce qui lui seroit nécessaire, qu'il alloit le faire charger de chaînes et l'envoyer à Soliman, qui lui feroit subir la punition due à sa fourberie. Il fit assembler ses officiers, leur dit qu'il vouloit promptement retourner en Orient; qu'il avoit honte d'être venu servir une nation si trompeuse et si négligente. Le duc d'Enguien alla lui-même le trouver, descendit jusqu'à lui faire des excuses, lui promit, au nom du roi, qu'on lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire, et qu'on le récompenseroit selon son zèle et ses peines, ainsi que ses officiers. Barberousse s'ap

paisa,

paisa, promit de continuer le siége à condition que le roi tiendroit la parole qu'on lui donnoit en son nom.

Il continuoit le siége avec ardeur, mais on intercepta des lettres que le marquis du Guast écrivoit au gouverneur de la citadelle. Il l'exhortoit à se défendre avec courage, et lui promettoit de venir promptement à son secours avec une armée formidable. Le duc d'Enguien et Barberousse sentirent qu'il étoit dangereux d'attendre du Guast; ils embarquerent leur canon, toutes leurs munitions de guerre évacuerent la place. Les Turcs transporterent leurs canons et leurs équipages à force de bras et avec une célérité

surprenante : ils rioient en voyant la molesse et la lenteur des François ; consentirent même à leur aider. Le tumulte que ce départ précipité occasionna, donna la facilité à plusieurs Turcs d'entrer dans la ville, de la piller ; ils mirent même le feu à plusieurs maisons. Barberousse se rendit de là au port d'Antibes pour se reposer et prendre les rafraîchissemens qui lui étoient nécessaires.

Pendant qu'il y étoit, on l'avertit que la flotte de Doria, dans laquelle étoient le duc de Savoye et le marquis de Guast, avoit été poussée par la tempête dans la baie de Ville-franche au comté de Nice ; que quatre galeres de cette flotte avoient été brisées contre les ro-

chers, et que les autres étoient en fort mauvais état. Paulin fit auprès de Barberousse toutes les instances possibles pour l'engager à profiter de l'occasion qui se présentoit de détruire la flotte de Doria : elles furent inutiles; Barberousse lui dit qu'il ne laisseroit jamais échapper l'occasion d'acquérir de la gloire ; mais que les vents du Nord-est ne lui permettoient pas de tenter l'expédition qu'on lui proposoit. Lorsque les vents furent appaisés, et que la mer devint tranquille, il fit lever l'ancre; mais il ordonna de ne pas déployer toutes les voiles et de ramer lentement, disant qu'il craignoit une nouvelle tempête. Les officiers turcs qui savoient que c'étoit l'homme le plus actif et le

plus bouillant de son tems, furent d'abord étonnés de le voir prendre tant de précautions ; (1) ils se mirent ensuite à rire, et dirent assez haut pour qu'il l'entendit : (2) *Hariaden et Doria sont deux corsaires qui ne veulent point se nuire. Hariaden fait aujourd'hui pour Doria ce que Doria fit pour lui il y a quelques années à Hippone et à Larta.* Barberousse, piqué de ce propos, répondit : « Des jeunes gens sans expérience vont croire qu'ils en savent plus qu'un vieux général qui a passé toute sa vie sous les armes et dans les combats. » Fixant

(1) Brantôme, articles de Doria et de Barbarousse, Paul Jov. hist. l. 44.

(2) Nous avons déja dit que les Turcs le nommoient toujours Hariaden.

ensuite Cayergol qui avoit élevé la voix plus que les autres, et le montrant, il ajouta : « Il juge par son père Cayerbeg qui commandoit l'aîle droite de l'armée égyptienne à la bataille de Singa, sous les ordres de Campson, Sultan d'Egypte, et ne voulut pas donner sur les Turcs, ce qui leur procura la victoire et la conquête de l'Egypte. On donna à Cayerbeg le gouvernement de ce royaume pour récompense de sa trahison. Son fils Cayergol croit que je suis d'intelligence avec les ennemis et que j'en attends de grandes récompenses pour ne les avoir pas attaqués. » Les annales turques disent que Selim I, empereur des Turcs et père de Soliman II, battit Campson, Sultan

d'Egypte, le 26 août 1516, sur les bords du Singa, à peu de distance d'Alep, par la trahison de Cayerbeg, un des principaux officiers de l'armée égyptienne ; que cette victoire procura à Selim la conquête de l'Egypte, et qu'il en donna le gouvernement au traître Cayerbeg. Ce reproche rendit Cayergol tout confus : il baissa la tête et se retira.

Barberousse envoya vingt-cinq galeres sous les ordres de Salec vers la baie de Ville-franche pour voir dans quel état étoit la flotte ennemie. Elle étoit partie lorsque Salec y arriva. Il recueillit les débris des galeres qui avoiént fait naufrage, et réussit par le moyen des plongeurs ; à tirer les canons de la mer. Barberousse, voyant

que l'automne s'approchoit, se retira à Toulon où il passa l'hiver. Le marquis du Guast se rendit à Nice, regarda avec attention l'endroit où les Turcs étoient campés, admira leur maniere de se retrancher.

Le duc de Savoye, pour exprimer la satisfaction que lui causoit la retraite des François et des Turcs devant Nice, fit frapper une médaille où l'on voyoit d'un côté la croix de Savoye entourée des attributs de la victoire, de l'autre on lisoit cette inscription; *Nicæa à Turcis et à Gallis obsessa.* Nice assiégée par les Turcs et les François. Il vouloit annoncer à la postérité qu'il avoit été en état de résister à ces deux puissances formidables.

François I avoit donné des ordres précis de fournir à Barberousse tout ce qui lui seroit nécessaire et de lui procurer tous les amusemens qui paroîtroient être de son goût ; mais ce vieux et infatigable marin n'en connoissoit d'autre que de veiller à la conservation de ses matelots, de ses soldats et de sa flotte ; il faisoit tous les jours la revue de ses hommes de mer et de terre, visitoit ensuite ses vaisseaux. Voyant qu'il y en avoit plusieurs en bon état, il se reprocha de les laisser si long-tems dans l'inaction, détacha vingt-cinq de ses galeres sous la conduite de son fidele Salec, lui ordonna d'aller ravager les côtes d'Espagne. Salec executa ses

ordres, pilla une multitude de villes maritimes de ce royaume ; enleva dans le port de Palamos deux vaisseaux espagnols chargés de marchandises, se rendit avec toutes ces dépouilles à Alger où il resta jusqu'au tems propre à la navigation. Barberousse, voyant que les agrets de quelques-uns de ses vaisseaux étoient en mauvais état, en fit demander aux Génois et en obtint par le moyen de Doria. Il rendit, pour prix de l'achat, les sujets de cette république qu'il avoit pris sur les vaisseaux de l'empereur. Lorsqu'on reprochoit à Doria le tort qu'il avoit de rendre service aux ennemis de l'empereur dont il étoit l'amiral, il répondoit : « Mon premier devoir est de veil-

mi, il iroit porter le fer et le feu sur toutes les côtes d'Espagne ; qu'il mettroit ce pays aussi ras de maisons, d'arbres, même d'herbes que sa tête l'étoit de cheveux. On sait que les Mahométans se font raser la tête, qu'ils ne portent point de cheveux.

L'humanité engagea François I à rejeter cette proposition. « Pourquoi, dit-il à ceux qui la lui firent de la part de Barberousse ; livrerois-je à la fureur des barbares des chrétiens qui ne sont mes ennemis qu'en qualité de sujets de Charles ? Dois-je déshonorer le titre de fils ainé de l'église que le roi de France porte depuis si long-tems ? Dois-je enfin rendre ma mémoire odieuse à la postérité la plus re-

culée ? » On l'avertit d'ailleurs que les Turcs faisoient beaucoup de tort au pays où ils étoient ; qu'en allant faire leurs provisions de bois, ils détruisoient les arbres et les semences : qu'ils enlevoient par force les paysans, les conduisoient dans leurs vaisseaux pour les emmener en esclavage. Il forma la résolution de le renvoyer, lui fit livrer quatre cents hommes condamnés pour crimes aux galeres, afin qu'ils remplaçassent les Turcs qui étoient morts sur sa flotte, ordonna qu'on lui fournît toutes les munitions de guerre et de bouche dont il avoit besoin, et lui envoya des présens considérables. Barberousse partit au commencement de Mai 1545, prit sa route par les îles

îles de Lerins, alla mouiller au port de Vado, qui appartient à la république de Gênes. Le sénat lui envoya de nouveaux rafraîchissemens; en les acceptant, il dit: « Je n'ai jamais eu intention de causer du mal à la république de Gênes, j'aurois même volé à son secours si elle en avoit eu besoin. » Ceci joint à plusieurs traits qu'on a pu remarquer dans la vie de Barberousse prouve, pour ainsi dire, qu'il y avoit de l'intelligence entre Doria et lui. Quelques ecrivains modernes ont assuré qu'il assiéga la ville de Gavi qui appartient à cette république, et qu'il ne put s'en rendre maître; que le connétable Lesdiguieres l'assiéga en 1625; qu'on lui dit que le fa-

reconnoissance en empêchant les Turcs, qui me sont soumis, de faire le moindre dégât sur vos terres ; mais si vous avez la témérité de me le refuser, je vous ferai connoître jusqu'où je peux porter la vengeance. » Appian, c'étoit le nom du seigneur de Piombino, lui répondit : « Ma religion me défend de vous livrer le jeune homme que vous me demandez ; il a embrassé le christianisme. Au reste, je vous fournirai tous les secours dont vons avez besoin, et je vous promets que je traiterai ce jeune homme, non comme un esclave, mais comme mon fils. » Il lui envoya des rafraîchissemens de toutes especes pour l'engager à supporter son refus avec tranquillité. Il

ne connoissoit pas Barberousse, que la moindre résistance impatientoit. Ce Turc fit sur-le-champ environner l'île d'Elbe par sa flotte, ordonna à ses soldats d'y descendre et de mettre tout au pillage. Les Turcs commencerent par enlever tous les insulaires qu'ils rencontrerent dans la campagne, pillerent les villages. Appian fut alors saisi de frayeur, il se hâta de renvoyer à Barberousse le jeune homme qu'il lui avoit demandé; le pillage cessa et la flotte turque leva l'ancre.

Côme de Médicis avoit dans la galere même de Barberousse un espion grec qui l'avertissoit de tous les projets qu'on y formoit et de toutes les résolutions qu'on y pre-

noit. Ce Grec l'avertit que la flotte turque devoit passer le long des côtes de la Toscane. Sur cet avis, il ordonna à Etienne Colonne, qui étoit général des troupes de son duché, de rassembler ses soldats, de les répandre par détachemens sur le rivage afin de s'opposer à la descente des Turcs s'ils cherchoient à en faire une de ce côté. Il envoya un député aux Siennois pour leur conseiller de prendre les mêmes précautions que lui, et leur offrit des troupes s'ils en avoient besoin; mais les Siennois étoient depuis long-tems ennemis de ceux de Florence. Sienne étoit alors une république indépendante. Les Siennois savoient que Côme de Médicis avoit envie de les

soumettre à sa puissance : ils crurent qu'il n'y auroit pas de sûreté pour eux à recevoir ses troupes dans leur pays, et lui répondirent qu'ils étoient en état de se garder eux-mêmes.

Ils ne tarderent pas à sentir que leur défiance étoit alors mal fondée. Barberousse arriva avec sa flotte devant Télamo, une des villes de leur dépendance, mit pied à terre, dirigea son artillerie contre les murailles. Comme elles étoient fort foibles, il y fit bientôt une brêche. Le gouverneur fut si effrayé qu'il se sauva par la brêche même. Il tomba entre les mains des Turcs qui se rendirent bientôt maîtres de la ville, la pillerent. Barberousse entra dans la

maison de Barthelemi Télamo, qui étoit mort depuis quelques jours, y mit le feu, fit ouvrir son tombeau, ordonna qu'on coupât son cadavre par morceaux, qu'on les dispersât. Ce qui occasionna cette barbarie fut le desir qu'il avoit de se venger des ravages queTélamo, étant général des galeres du Pape, avoit fait dans les îles de Lesbos et de Mételin, où Barberousse avoit des possessions.

Les Turcs marcherent ensuite du côté de Montéano, qui n'est qu'à huit milles de Télamo, y arriverent pendant la nuit, enleverent tout ce qui tenta leur cupidité, chargerent de chaînes tous les habitans de cette malheureuse ville. Les laboureurs échapperent

seuls à l'esclavage : le travail les avoit appelés à la campagne. Les Turcs, comme des tigres dont le carnage excite la cruauté, portoient le fer et le feu dans toute la contrée. Ils se rendirent à Porto-Hercole. Jean de Luna qui en étoit gouverneur, les voyant approcher, assembla, par ordre des magistrats, la garnison qui étoit composée d'Espagnols : y joignit les citoyens qu'il avoit rassemblés à la hâte ; mais il sentit que cette troupe n'étoit pas capable de résister aux Turcs ; conseilla au sénat d'envoyer prier Côme d'oublier la conduite qu'on avoit tenu à son égard, et de prêter à la république les secours qu'il lui avoit offert. Ambroise Mucio, un des prin-

cipaux sénateurs et en qui l'on connoissoit beaucoup de talens pour la parole, fut chargé de cette commission. Il fit toute la diligence possible, alla se prosterner aux pieds de Côme de Médicis, lui dit que sa générosité demandoit qu'il oubliât le procédé des Siennois pour ne faire attention qu'à leurs malheurs et les secourir. Côme savoit que son intérêt et sa gloire exigeoient qu'il les secourût. Il donna ordre à Etienne Colonne de conduire son armée à Porto-Hercole et de faire prendre les devans à Cipino Vitelli avec un détachement de cavalerie et d'infanterie, mais ils arriverent trop tard. Les Turcs avoient dressé avec tant de promptitude et tant

d'adresse leurs batteries de canons sur un rocher qui commandoit la ville, que les citoyens, effrayés du danger qui les menaçoit, leur avoient ouvert les portes. L'armée de Côme n'arriva que pour voir qu'on embarquoit les malheureux citoyens chargés de fers, et les flammes dévorer la ville.

Jean de Luna s'étoit fait jour au travers des Turcs avec une partie des troupes qu'il avoit rassemblées et jetées dans Orbitello, petite ville à peu de distance de Porto-Hercole. Sa situation la rend presqu'imprenable ; elle est située sur un rocher au milieu d'un étang salé, de dix à douze milles de circonférence que forme la riviere d'Albegna, qui se décharge dans

la mer par une ouverture assez large. On n'arrive à la riviere que par une chaussée fort étroite et qu'on peut facilement couper.

Barberousse, voulant laisser dans toute cette contrée des traces de sa fureur et de sa barbarie, résolut d'attaquer Orbitello, fit mettre ses plus gros canons sur les galeres à trois rangs de rames. Luna et les soldats qu'il avoit amenés avec lui voyant faire ces préparatifs de dessus les murailles de la ville, furent saisis de frayeur, prirent la résolution de traverser les marais du côté des terres et de s'enfuir. Vitelli, qui s'étoit tenu à quelque distance de là, ne voulant pas exposer le petit nombre

de soldats qu'il commandoit contre l'armée turque, se voyant alors renforcé par une partie de ceux d'Etienne Colonne, parut tout-à-coup sur le rivage, rangea son armée en bataille, fit pointer son armée sur la flotte des Turcs quelques piéces d'artillerie qu'on lui avoit amenées, en coula bas plusieurs : sa cavalerie tomba sur les Turcs qui avoient mis pied à terre, en tua un grand nombre, força le reste de remonter sur les vaisseaux. Luna et ses soldats, ayant repris courage, joignirent la troupe de Vitelli : des détachemens de celle d'Etienne Colonne arrivoient. Barberousse sentit qu'il lui faudroit employer beaucoup de tems et perdre beaucoup de monde pour se rendre maître d'Orbitello ;

il

il voyoit d'ailleurs la saison avancée : il leva l'ancre, et s'arrêta en passant à l'île de Giglio ou de Lys, qui est dans ces parages, y descendit, assiégea la ville, la prit d'assaut, la pilla et enleva les habitans, qu'il mit en esclavage.

On fut étonné que Barberousse, dont on connoissoit le courage et l'activité, eût si promptement abandonné Orbitello ; mais on sut par la suite qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, retourner cette année à Constantinople ; que voyant, comme nous venons de le dire, la saison avancée, il craignoit d'être surpris par l'automne qui avoit deux fois pensé lui être funeste, l'un au cap d'Ella Chiméra, l'autre à Propontide où la mer

se des Chrétiens, causé par leur désunion, lui faciliteroit les moyens d'envahir toute l'Italie.

En partant de l'île de Giglio il rasa Capolinaro qui est au-dessus de Civita-Vecchia, s'arrêta sous les murs de cette ville avec dessein de lui faire subir le même sort qu'à Télamo; mais Léon Strozzi, qui avoit remplacé auprès de lui le capitaine Paulin, lui représenta qu'on imputeroit tous ces ravages au roi de France, ce qui lui feroit beaucoup de déshonneur et lui causeroit un chagrin très-vif. Il parvint à lui faire changer de résolution. Barberousse, né françois, avoit toujours conservé une sorte de respecte pour le souverain de cette nation,

Il se rendit à l'île d'Ischia, qui est aux environs, ravagea Ferin, Pensa et Varran, trois bourgs de cette île, mais il n'attaqua pas la ville d'Yschia, parcequ'elle est avancée dans les terres et très-bien fortifiée. Il alla de là à l'île de Procita, où il fit peu de dégât; les habitans s'étoient enfuis avec tous leurs effets. Il se jeta ensuite dans le golfe de Pouzol, étendit sa flotte depuis Messine jusqu'à l'Averne, fit lâcher quelques coups de canon contre les murailles de Pouzol : voyant qu'elles étoient très-fortes, il passa outre. Son arrivée avoit répandu la terreur dans la ville et dans tous les environs de Pierre de Tolede, vice-roi de Naples, avoit fait battre le tam-

bour afin d'assembler tous les jeunes gens du pays, et d'aller au secours de Pouzol. Barberousse franchit le Promontoire de Campanello, prit à gauche pour aller assiéger Salerne, mais une tempête qui survint tout-à-coup, poussa sa flotte au-de-là de Palinure. Il alla au cap de Syte, ravagea la ville de Carrea, avança du côté de Lipari, assiégea cette ville : le gouverneur, qui étoit un homme timide et lâche, la rendit sans faire la moindre résistance. Barberousse lui accorda la liberté, mais il emmena en captivité tous les autres habitans, dont le nombre montoit à sept mille tant hommes que femmes et enfans. Ses vaisseaux étoient si chargés de dé-

pouilles qu'il ne pouvoit plus en contenir : il partit enfin pour Constantinople. Le nombre des esclaves que ce barbare emmenoit avec lui étoit prodigieux : il les avoit tous fait mettre à fond de calle, où les uns périrent de faim, de soif, de chagrin ; les autres furent étouffés. Il fit jeter plus de dix mille corps à la mer. On est étonné de voir que la nature produise des hommes qui poussent la cruauté jusqu'à ce point.

Lorsque Barberousse arriva à Constantinople, il trouva Soliman dans l'affliction. Ce prince venoit de perdre sultan Mahomet, son fils ainé, qu'il aimoit tendrement : il reçut son amiral avec toute la satisfaction que la douleur lui per-

mettoit de prendre (1). Barberousse se retira à Bisistach, qui est à deux lieues de Constantinople, pour se reposer de ses fatigues et jouir de posséder sa belle Reggienne, y fit construire une mosquée. Le repos l'ennuya, il ordonna qu'on réparât ses galeres, qu'on en construisît de nouvelles; il se proposoit d'aller encore en course, mais il fut attaqué d'une dyssenterie. Un médecin juif lui conseilla de mettre des enfans à coucher avec lui : il lui vint une fievre violente qui l'emporta sur la fin du mois de mai à l'âge de quatre-vingts ans. Il laissa le royaume

(1) Paul Jove, dans ses portraits, M. de Thou, le contin. de Caichondille, annales turques.

d'Alger à son fils Asan. Il fut enterré dans la mosquée qu'il avoit fait bâtir.

Hariaden, surnommé Barberousse, fut un homme extraordinaire. Né en France d'une famille distinguée, il embrasse l'état qui semble être un devoir pour la noblesse, c'est d'aller au milieu des hazards acquérir de la gloire à sa patrie, ou de verser son sang pour elle. Il se mêle parmi des François qui sont au secours des Vénitiens contre les infideles, mais un événement imprévu les engage à retourner chez eux. Le tumulte des camps, le bruit des armes, sont analogues à son caractere bouillant et impétueux : il veut faire la guerre n'importe pour-

quoi, n'importe comment. Il oublie ce qu'il doit à sa naissance, à lui-même, se mêle parmi les corsaires : son courage et son adresse le font bientôt distinguer, il devient leur chef. Alors il ne veut dépendre de personne; se propose de n'avoir pour loi que sa volonté. Pour faire perdre la trace de sa naissance, il change de nom et de religion. Les crimes et les forfaits sont les nœuds par lesquels il s'attache ceux qui se sont associés à lui. Les succès éveillent son ambition; il veut mettre une couronne sur sa tête, communique son projet à un homme aussi ambitieux, aussi téméraire que lui. Ils tournent leurs regards de tous côtés pour voir quel pays ils peu-

vent attaquer : les troubles qui agitent le royaume d'Alger les appellent et leur promettent un succès presque certain. Ils dirigent leur marche de ce côté : l'un commande les troupes de terre, l'autre celles de mer ; ils soumettent Alger, prennent le titre de roi. Le collegue de Hariaden périt, le laisse seule sur le trône : Hariaden sait le conserver et résister aux forces réunis de Charles-Quint. Il sent qu'il peut cependant succomber sous les coups de cette puissance redoutable, s'adresse à l'empereur des Turcs qui lui confie ses armées navales. Il les dirige toutes contre celui qui a voulu l'accabler, bat son amiral, ravage ses états, dépeuple ses villes. Le titre de

sujet de Charles-Quint est aux yeux de Barberousse un crime qui excite sa vengeance et sa cruauté.

Il montra de grands talens pour la guerre : ses actions demanderoient qu'on le mît au nombre des hommes illustres; mais les crimes que son caractere naturellement féroce lui fit commettre, révoltent la nature et rendent sa mémoire odieuse. Il faisoit périr les hommes sans répugnance ni remords : il traitoit ses esclaves avec la derniere dureté. On assure cependant qu'il aima les femmes jusque dans l'extrême vieillesse, et cette passion adoucit ordinairement le cœur des hommes.

FIN.



